

viene abbattuto, haverà ogni dì maggiore seguito nè tarderà forse a levarsi qualch' altro prencipe della medesima setta. Et l'essempio sarà per aventura segiuo da tal'uno, il quale sta hora a mirare il fine di questo fatto, sì come a bocca ho esposto a V. M<sup>ta</sup> Cat<sup>ca</sup>,<sup>1</sup> oltre che, mentre le cose stanno in questi cimenti, resta la porta aperta a Francesi per farsi più innanzi in Germania, come vanno ogni dì tentando et non sempre indarno“. Dies alles verkehrt sich beim Eingreifen Spaniens ins Gegenteil und in lauter Vorteil; „raffrena l'audacia del Casimiro“ u. s. w. . . .

Rom, Preuss. hist. Inst. Lettere di Minucci X, 90 ff.

## 1584.

47.\* Drei hugenottische Gutachten für Königin Elisabeth von England über die kölnische Sache.

a) „Advis donné à la reyne d'Angleterre touchant l'électeur de Cologne“.\*

Bedeutung der kölnischen Sache für die gesammte Christenheit. Der Kurfürst ist unrechtmässig abgesetzt, nur wegen des Bekenntnisses der Religion.

„Et estoit son entreprise si haute, magnanime et de telle conséquence que toute la papauté ne pouvoit guères recevoir de coup plus mortel.

Ce qui a esté bien entendu par la faction du pape, comme elle l'a monstré par la diligence et effort employés à estaindre cest embrasement. Cependant avec grande honte les princes chrestiens se sont mis eux-mesmes des entraves aux pieds et aux mains pour ne rien faire ou entreprendre.

On sçait aussi que de ce fait dépend l'avancement ou diminution des maisons d'Austriche et d'Espagne, comme l'empereur et le roy d'Espagne l'ont monstré par expérience.

Il n'y a aussi moyen plus propre ou pour empescher la faction papistique ou pour arrester le cours des desseins de l'Espagnol que par ceste entreprise opposer à sa grandeur ce grand et puissant corps de l'Allemagne“.

Abziehung der spanischen Streitkräfte von den Niederlanden. Hier und in Deutschland aufgehalten vermag Spanien den andern Ländern, „qu'il n'a pas seulement desseingnés sous sa tyrannie, mais desjà dévorés par espérance“, nicht mehr viel zu schaden.

\* Diese Ueberschrift von der Hand Ségur's.

<sup>1</sup> Dies geht vermutlich auf Wolfgang von Mainz, vgl. II. 119; 247. Wer mit dem andern protestantischen Fürsten, der bereit sei sich zu erheben, gemeint ist, vermag ich nicht zu sagen.

Die Königin soll daher den andern Fürsten mit ihrem Beispiel vorangehen, „qui tous jettent les yeux sus elle et qui ont besoing en leur bonne volonté d'estre esguillonés.

Et ne faut penser que l'électeur demande argent pour ses usages particuliers ains seulement pour cest affaire général.

Car et l'argent dont le roy de Navarre l'a aydé libéralement,<sup>1</sup> est encores conservé en son entier, et le refus qu'il fait de composition, ses intelligences, le reste de ses hommes de guerre monstrent assez, à quoy il tend<sup>2</sup>.

Man darf auch an seiner Sache noch nicht zweifeln, wenn man an die viel schlimmern Lage der deutschen Fürsten dem Kaiser gegenüber und an die Allmacht Gottes denkt. Doch ist Eile von Nöten; sonst ist er „ou ruiné ou contraint d'accepter les conditions d'accord de trois cents mille escus qu'on lui présente<sup>2</sup> avec un dommage indicible pour la chrestiaté, à la grande honte et possible ruine des autres princes chrestiens par un juste jugement de dieu“.

Daher wäre es gut gelegentlich der Reise Davidson's<sup>3</sup> auch hiefür zu sorgen und während seines Aufenthalts in Holland zur Förderung der Sache jemand andern nach Deutschland zu schicken. b) „Second advis et response à quelques doubtés“.

Durch den Kf. von Köln kann man die Niederlande unterstützen und selbst Dänemark, die protestantischen Reichsstände und die Schweizer zu gemeinsamem Widerstand gegen das Haus Oesterreich veranlassen, nach so vielen versäumten Gelegenheiten. Schon 1583 wollten sie alle dem Kf. helfen und hatten ihre Gesandten deshalb nach Mühlhausen geschickt, aber durch den Tod des Kf. von der Pfalz löste sich die Versammlung auf, ohne etwas beschlossen zu haben; seitdem hat der Kaiser ihren erneuten Zusammentritt verhindert und einen Vergleich zwischen Lüttich und Truchsess auf den Tag zu „Rottenbourg“ April 1584 in Aussicht gestellt. „Mais en ceste assemblée il a bien fait cognoistre qu'il ne taschoit qu' à gagner temps et à empescher que le dict électeur ne fut secouru, taschoit aussi de mettre en guerre le duc Casimir et le duc de Wirtemberg, à cause de l'administration de l'électorat.“<sup>4</sup> Depuis ce temps-là les dits princes Allemans, qui désirent secourir le dict électeur, ne se sont peu assembler à cause del' extrême maladie del' électeur de Saxe“.<sup>5</sup>

Mit wenig Geld könnte der Kf. Bonn und 3 oder 4 der besten Städte wieder gewinnen und sich den ganzen Winter halten, selbst etwas gegen Lüttich und damit gegen Parma unternehmen. 20000 Taler jetzt sind mehr wert als 100 000 in 3 Monaten. Mit der Zeit liesse sich dann, was das zu erstrebende Ziel ist, die Gesamtheit der protestantischen Fürsten gegen den Papst und Oesterreich in Bewegung setzen.

<sup>1</sup> Vgl. Lossen II, 486.

<sup>2</sup> Lossen II, 408.

<sup>3</sup> Davison wurde im Jan. 1584 nach den Niederlanden geschickt (Froude XII, 72).

<sup>4</sup> Vgl. II. 293 (S. 224 f.).

<sup>5</sup> Vgl. ebd. S. 223.

Die Verheiratung des Kf. beweist nicht, dass er nach dem Reichsgesetz seines Rechts verlustig ist. Zahlreiche Beispiele verheirateter geistlicher Fürsten: Magdeburg, Halberstadt („s'est marié ces jours icy avec la fille de l'électeur de Saxe“;<sup>1</sup> Interesse Braunschweigs wegen des Stifts Hildesheim), Bremen („est marié et a des enfants“),<sup>2</sup> Lübeck. Der Kf. von Sachsen hat vier Bistümer inne, Brandenburg ebensoviel oder mehr, Mecklenburg zwei, Pommern auch einige. „Et n'y a prince en Allemagne qui ne se soit accommodé de ce qui lui estoit commode. Et cependant un seule n'est prest pour plaire à l'empereur ou à l'évesque de Liège et assouvir son ambition de lui quitter leurs éveschés, mais bien de les conserver et ayder le dict électeur.

Le roy de Navarre enverra en Allemagne pour seconder l'ambassadeur de la royne, et ce incontinent que le s<sup>r</sup> de Ségur sera vers lui,<sup>3</sup> et s'il est trouvé bon, à ce prochain printemps secourra l'électeur de Cologne de six mille harquebuziers et mille chevaux et moyennera que les Suisses lui ayderont de quatre mille hommes de pied. Cela avec les forces du duc Casimir, princes Palatins, contes, villes protestantes prochaines du Rhin donneront sur la Franche-Conté, Luxembourg, pays de l'évesque de Liège et autres evesques; et en remestant l'électeur Truchses en son estat osteront tous les moyens au roy d'Espagne d'envoyer au prince de Parme des forces d'Italie et Espagne, empescheront aussi que les vivres ne descendent au Pays-Bas par la Muse, et par ce moyen mettront en extrême nécessité le prince de Parme. Sa M<sup>te</sup> aussi considérera que si le roy de Navarre voit les Païs-Bas délaissés, l'électeur Truchses abandonné, si ce ne sera pas un argument assez suffisant aux Catholiques prudents qui sont près de sa personne, de lui persuader de se remettre en la bonne grâce du roy et de temporizer en attendant un meilleur temps plustost que de s'asseurer sur ceux, qui jusques à ce jour n'ont du soing que d'eux-mesmes.

c) Advis pour le voyage d'Allemagne“.

Die Königin soll möglichst bald „quelque personnage d'honneur, craignant dieu, plain de zèle et de bonne affection, libre, franc, patient et diligent“ nach Deutschland schicken, um Dänemark und den protestantischen Ständen vorzustellen, wie „par nos divisions“ das Papsttum sich befestigt und Spanien sich vergrößert; das Bedauern der Königin über ihr bisheriges Zögern auf Ségur's Anbringen<sup>4</sup> auszudrücken und sie zu baldigem Entschluss zu ermahnen. Da aber eine Versammlung der Fürsten und ein Ausgleich der theologischen Streitigkeiten sehr viel Zeit in Anspruch nehmen würde, „Sa M<sup>te</sup> exhortera un chacun des dicts princes en particulier de défendre à tous leurs docteurs de n'escrire ni injurier en leurs presches doresnavant nos docteurs, nous reconnoistre

<sup>1</sup> Die Verlobung des jungen Herzogs Heinrich Julius von Braunschweig mit Dorothea von Sachsen fand zu Dresden am 5. Mai 1584 statt; vgl. II. 275 A. 3.

<sup>2</sup> Vgl. II. 332 A. 2.

<sup>3</sup> Vgl. II. A 4; 207; unter 22. Juli. Am 28. August 1584 hatte Ségur Deutschland noch nicht verlassen.

<sup>4</sup> Vgl. Anquez S. 8; Lossen II, 486 f.

pour frères et bons amis, et ce en attendant le synode. Et cela sera aisé à obtenir, car sans la maladie de l'électeur de Saxe il ent esté fait, le dict électeur ayant désiré que le s<sup>r</sup> de Ségur se contentast pour ceste heure de cela<sup>1</sup>.

Dann wird den Fürsten vorgehalten, wie schimpflich es ihnen sei Truchsess verlassen zu haben und dass sie nach dem Beispiel Englands und Navarra's, die viel weniger beteiligt sind, sofort ihrer Pflicht gemäss zu seiner Unterstützung beisteuern. Niemand wird sich hievon ausschliessen. „Et par ce moyen on remettra l'électeur en son estat et peu à peu esmouvra ce grand corps d'Allemagne contre la maison d'Autriche et la papauté. Ce qui seroit fait il y a longtemps sans l'électeur de Saxe, qui craignoit que l'empereur ne délivrast le duc Jean-Fridéric qu'il tient prisonnier. Mais à ceste heure ceste occasion cesse par le mariage du fils aîné de dict duc avec la troisieme fille de l'électeur;<sup>2</sup> à cause de quoy le dict duc est délivré ou le sera bien tost.

Le roy de Dannemarck doit estre prié par Sa M<sup>té</sup> d'envoyer vers les dicts princes pour ce mesme effect; ce qu'il fera librement et contribuera grandement. Le duc Casimir fera le mesme. Le duc Jules de Brunswick de mesme. Le landgrave Guillaume de Hessen aussi.

Il sera bon que l'électeur Truchses accompagne l'ambassadeur de Sa M<sup>té</sup> d'un des siens.

Et seroit bon pour gagner temps que Sa M<sup>té</sup> envoyast deux ambassadeurs, l'un en Dannemarck, électeurs et quelques princes, l'autre vers le Rhin, Hessen, Brunswick et autres lieux.

Il est besoing que Sa M<sup>té</sup> escrive particulièrement à tous les princes, contes et républiques protestantes. Et si d'avanture on trouve quelque prince peu libéral, si ne faut-il refuser, quoy qu'il donne peu; car pourveu qu'on les embarque une fois, il suffit; après il feront mieux<sup>3</sup>.

Pb. Vc. Colbert 401, f. 63/4. Cop.

#### 48.\* Verzeichniss der Anleihen, der Kreishülfe und der eigenen Auslagen Johann Casimirs für den kölnischen Krieg.<sup>3</sup>

„Verzeichnus alles gelts, so zum kölnischen kriegswesen an unterschiedlichen orten ufgenommen worden, was etliche der kreis stend darzu contribuirt haben und sonsten us M. Gn. F. und H. seckel darzu kommen ist“.

<sup>1</sup> Vgl. II. 258; 293 (S. 223); hiezu Polenz IV, 390 ff.

<sup>2</sup> Ueber die Verlobung des Ernestiners Johann Casimir mit Anna, der jüngsten Tochter des Kf. August, im Frühjahr 1584 vgl. II. 293 (S. 222); Weber, Anna von Sachsen, S. 41.

<sup>3</sup> Zur Ergänzung und Berichtigung von II. 108 A. 2 hier ganz nachgetragen; vgl. Lossen II, 327 A. 2; ein weiteres Verzeichniss von 1586 s. u.

Folgt erstlich das aufgenommene Geld:

10000 fl. die Stadt Strassburg, „in zweien Jahren als auf  
das künftige 85. Jahr“ ohne Pension zurückzuzahlen.

16000 fl. durch die Untertanen des Amtes Neustadt aufgebracht.

3450 fl. Amt Böckelheim.

1000 fl. Stadt Lautern.

2916 fl. an 3000 fl. Stadt und Spital Speier.

2888 fl. 13 $\frac{1}{2}$  Batzen an 3000 fl. Landgr. Georg von Hessen.\*

„3000 fl. hat der Bischof zu Speier geliehen und liefern lassen,  
hat keine obligation, sondern nur schlechte bekantnus, das man  
soviel empfangen, drüber, darinnen weder widererstattung noch  
pension gedacht wirt“.

3000 fl. die Stadt Worms, wofür die Kirschgartenmühle ver-  
pfändet.

1000 fl. Hans Reinhard von Sickingen.

1000 fl. die hirschhornischen Vormünder.

4000 fl. die Stadt Frankfurt.

16200 fl. die fünf Schweizer Städte an 9000 Sonnenkronen.

3600 fl. an 2000 Sonnenkronen die Stadt Genf.\*

1000 fl. vom Stift Neustadt aufgenommen.

10000 fl. der Meister von St. Johannis Orden in der Mark, auf  
ein Jahr.

10000 fl. der kurf. Pfalz Kammermeister auf 3 Monate.

1000 fl. derselbe, „alsobald“ zurückzuzahlen.

1600 fl. die Stadt Strassburg (empfangen von Peuterich).

„So haben die Räte in M. Gn. F. und H. abwesend aufgenommen  
so Friederich Burck in seinem seiner rechnung bringt, als“:

500 fl. vom Kirchenschaffner des Amtes Lautern.

3000 fl. durch den Statthalter zu Durlach Hans Landschad  
aufgebracht.

8000 fl. die Stadt Nürnberg auf 2 Jahre.

Summa:

102 951 fl. 8 $\frac{1}{2}$  Batzen.

Folgt nun, was von etlichen Kreisständen erlegt und einge-  
nommen worden:

7200 fl. Stadt Strassburg.

2208 fl. Stadt Speier.

2000 fl. Stadt Worms.

872 fl. 6 $\frac{1}{2}$  Batzen Pf. Hans.

192 fl. Graf Adolf von Solms.

320 fl. Graf Philipp von Westerburg.

240 fl. Graf Sebastian von Falkenstein.

216 fl. die Grafen von Leiningen.

Nota vorgesetzte Posten Kreishülff sind dem Pfennigmeister in  
Einnahme seiner Rechnung zu bringen geliefert worden.

Die Räte haben in Abwesenheit M. Gn. H. eingenommen:

384 fl. von Graf Philipp von Nassau.

Summa der Kreishülff:

13 632 fl. 6 $\frac{1}{2}$  Batzen.

\* Eigh. Bemerkung J. C.: „ist Johannis 85. wider erstatt worden“.

\* Ebenso: „ist wider erstatt fastenmes 85“.

Folgt nun, was M. Gn. F. und H. aus I. F. Gn. eignen Seckel dazu geben:

36000 fl., von Herrn Fugger für die verkauften Kleinodien gezahlt.

1600 fl., „so wol ermelter her I. F. Gn. noch weiters verert“.

5000 fl. die Räte zu Neumarkt.

„So hat M. Gn. F. und H. zu unterschiedlichen malen us I. F. Gn. truelein geben 7000 sonnencron, die tun zu 27 batzen: 12 600 fl.

Summa:

55 200 fl.

Gesamtsumme:

171 784 fl.,

nach Abzug der Kreishülfe:

158 151 fl. 8 $\frac{1}{2}$  Batzen.

Mb. 301|14 f. 14 — 30. Or.

Januar 49.\* Bericht des bairischen Agenten Barvitus  
Rom über Verhandlungen in Rom.<sup>1</sup>

(Ratschläge des Kardinals Madruzzo für die Vertretung der kölnischen Sache beim Papst. Audienz bei Gregor XIII.; dessen Aeusserungen über Kursachsen. Umtriebe Casimirs und der Calvinisten.)

. . . . 9. Januar. Unterredung mit Cardinal Madruzzo, der schliesslich seine Ansicht dahin äussert, „non videri sibi rem nimis desperate proponendam; pontificem cogitare posse, imparem se solum fore tantis belli oneribus ferendis; potius ita exponenda omnia, tanquam S. Ser<sup>tas</sup> adhuc, quae possit, velit impendere, sed reliquias belli maiores esse, quam ut solus eas absolvere possit. Hoc significandum S. S<sup>ti</sup>, ut mature deliberet, quid faciendum, postquam religionis et ecclesiae caput sit. Consilium de convocandis Germaniae principibus proponendum esse, ne viderer nude simpliciter pecuniam petere, quod valde hic ingratum sit. Posse facilius excitata spe aliqua in animo pontificis impetrari subsidium. Si haec moderate proposita non iuvent, tum posse ad extrema veniri. Gratias egi pro isto consilio, quod me secuturum dixi, sed hoc addidi, me metuere, etiamsi mediocria auxilia iam praestentur a S. S<sup>te</sup>, ne nihilominus tamen multo deteriora sequantur. Subscripsit ipse facile sententiae meae addiditque, quae a principio semper metuerit, se praedixisse iam olim et auctorem fuisse, antequam depositio apostatae promulgaretur, ut ratio iniretur, quomodo principes catholici coniungi possent adversus adversariorum machinationes.“<sup>2</sup> . .

<sup>1</sup> Vgl. Lossen II, 552 f.

<sup>2</sup> Vgl. Br. J. C. I. 399; II. 49; Hirn II, 145 A. 2; Lossen II, 309; Hansen, N. B. III. 1, 355 f; 2, 383 ff; 390; Goetz S. 890 ff; hierüber äussert sich die Werbung des Barvitus beim Papst (Ma. ebd. f. 22 ff.) mehrfach. Die rheinischen Erzbb. und BB. in der Nachbarschaft der prot. Fürsten und Grafen: „ita cinctos esse et videri velle, ut vix se movere audeant, ut eos haud aliter atque accipitrem columbae formident. Eam vero causam esse, quare illi hactenus

Am 10. kommt B. wieder zu Madruzzo mit der beim Papst anzubringenden Werbung. „Quoniam mutanda et lenienda videbatur Madrutio sententia in instructione posita, ne pontifex ad desperationem adigeretur sicque nihil praestaret. Existimabat enim Madrutius nimis tetricum et horribilem a me depictum diabolum, ad quod respondi magnopere me metuere, ne magis sit tetricus, ne magis sit horribilis. Persuasi ipsi facile, qui difficultates ac necessitates Germaniae bene perspicit. Addidit etiam ea se iam ante praevidisse. Postquam praelegissem omnia, quae conceperam, in fine molliter admodum de auxiliis insinuandum putabat et conabatur ipse accomodare verba.“

Januar  
Rom

Am 11. wird dann noch eine kleine Aenderung von M. angebracht; am 12. erfolgt dann nach langem Warten die Audienz beim Papst. „Cum vehementius subinde assurgeret oratio, erigebat se senex, ut accurate attenderet. Ad electorem Saxoniae cum ventum esset, percontabatur his fere verbis: Dux Saxoniae vultne pacem? Statim subodoratus, quorsum vellet, respondi me putare, causas ipsum habere, cur velit interim subinde Caesarem terrere literis ac legationibus, taxare tacite catholicos alios principes, idque ab initio harum turbarum fecisse; quoties alii Protestantes legatos mitterent aut literas scriberent, semper adiunxisse suos, subscripsisse aliorum literis. Verisimile esse nondum deposuisse eum animum, clam favere alteris partibus, si non ope foveat ac invet. Tum pontifex: Atqui Calvinianos odit. Tum ego: Credi potest. Sed ubi commodam occasionem nanciscuntur nocendi Catholicis haeretici, cuiuscunque sectae, facile inimicitias ponere. Verum etiamsi plane Saxo quiescat, satis tamen negotii alios posse facessere. Hic amplam occasionem habui, ut de Casimiro et de Calvinianorum machinationibus dicerem.<sup>1</sup> Tandem explicatis om-

otiosi ad res Colonienses tanquam Achivos ex fenestra spectantes siluerint adeoque maiore Casimirianos liberalitate quam nostros exceperint, concesso iis ultro citroque transitu, qui nostris negatus fuerit. Et ut aliqui inter eos egregiam voluntatem ostentent, neminem tamen eorum ita zelo accendi, ut aperta auxilia primus conferat; omnes respondere se, si vel hi vel illi praecedant, sequi velle. Qui autem omnes simul convocet, ut iunctis haec consilii praestentur, multo difficilius reperiri posse; quibus id quidem pro dignitatis fastigio et officii ratione incumberet, non audere.“ Weiterhin heisst es: „Agnoscere ducem Guilielmum non esse in potestate sua reliquos principes catholicos in unum cogere et ad auxilia conferenda permovere“; der Papst möge dem Kaiser ermahnen, „ut alicui magnae auctoritatis principi eas partes demandet“, und diesen Fürsten durch ein Breve zur Uebernahme der Aufgabe auffordern. Letzteren Vorschlag erklärte Madruzzo in einem Gespräch mit B. am 5./15. Januar für aussichtslos; „sibi consultius videri, si praetextu federis Landspergiei convocarentur, cui alii coniungi possent“, was wieder B. mit Hinweis auf die Spaltung zwischen Erzherzog Ferdinand und Baiern als unthunlich bezeichnete.

<sup>1</sup> B. schriftliche Werbung: „Urgeri ac metui adhuc Mulhusanum Protestantium conventum, qui propter obitum electoris Palatini dilatus fuerit; Casimirum expectatione illius conventus Bonnenses solari; Caesarem per literas Guilielmum ducem nuper admodum consuluisse, quibus rationibus et consiliis conatibus illis Protestantium

nibus, quae horam iam facile absumperant, respondit pontifex, se lecturum omnia, quae in scriptis dedissem; mox eadem sese Comensi daturum, ut quid faciendum esset statueretur.“ . . .

Ma. 311|17 f. 7 ff. Eigenh.

2. Febr. 50.\* Adam Danzer an die Regierung zu Ansbach,  
Berlin

(Werbung in Sachen der pfälzischen Vormundschaft bei Kf. August. Paulls Mitteilungen über Werbung und Beantwortung der Gesandten J. C. Eine Aeußerung Kf. Augusts über die pfälzischen Lutheraner. L. Wilhelms Warnung an seinem Bruder Ludwig. Würtembergs Vorgehen. Weitere pfälzische Anträge in Sachen der evangel. Beschwerden, des kölnischen Kriegs und Erzb. Gebhards.)

. . . . Ankunft „alhier zur Augustusburg“ am Tag conversionis Pauli. D. Andreas Paull besuchte ihn sofort und vermittelte ihm Audienz beim Kf. am Sonntag. . . . Zuletzt befahl der Kf. den D. Paull, Pistori und Sekretär Zschamern [1], „sie solten mir gute gesellschaft leisten und einen rausch beibringen.“

Seine Werbung wegen der pfälzischen Vormundschaft wurde von ihm bei D. Paull angebracht und von diesem dem Kf. berichtet, der sich dahin erklärte: „sie konten nicht sehen oder glauben, das M. Gn. H. wol damit sein solte, sich mit noch mehrer unruhe zu beladen, sintemal I. F. Dt. vorhin mit mehr vormundschaft und andern iren aigen sachen sehr uberheuft und ohne das zu tun gnug hetten. Und do sich I. F. Dt. dieser pfälzischen vormundschaft entschlugen, wurden sie bei dem pfalzgrafen desto mehr dank verdienen dan wan sie sich umb berurte

obviam eundum videretur, si eo convenirent. Etsi is Palatinus elector mortuus esset, superesse tamen eos, qui ipsi huius pestilentissimi concilii auctores fuissent, accedere Casimiri et eius sequacium Calvinianorum fervorem atque impetum, qui omnem ubique seditionis ac turbarum ansam apprehendunt, ut ita res suas stabiliant. Camera Imperii Spirensis a Casimiro vehementer sibi metuere et metuisse iam dudum, ne schedas ac monumenta Imperii, quae pacis quasi vincula sunt, laceret totumque Germaniae statum subvertat. Quod etsi aperte non faceret, facere tamen ipsum per cuniculos posse, si in camera paulatim Calviniani praevaleant, si publicum Calvinianae sectae exercitium, quod molitur, quemadmodum patris Friderici tempore fuit, in eam civitatem introducat.“ Die Calvinisten seien schon längst „astute mutuato a Luteranis sive Confessionistis pallio“ in der R. K. G. eingedrungen, das ungefähr zur Hälfte zwischen Katholiken und Lutheranern geteilt sein solle. Beide Ufer des Rheins seien bis Strassburg mit Calvinisten besetzt, die mit ihren Glaubensgenossen in Frankreich und den Niederlanden, mit Oranien und den Nassauern konspirirten und auf Beraubung ihrer geistlichen Nachbarn ausgingen. Auch die meisten freien Städte, wie Aachen, Frankfurt, Augsburg, seien der Sitz calvinistischer Umtriebe; Strassburg habe stets den Apostaten [Truchsess] begünstigt; sie verwendeten die Türkenhilfe zu Gunsten der Rebellion. — Am 10./20. Januar brachte B. dem Kardinal von Como Nachrichten aus Speier: „de legationibus Gallorum ad Casimirum missis“, worüber C. schon aus Venedig Kunde hatte.

vormundschaft sehr annehmen, und konte leichtlich zu allerhand unfreundschaft und weitleufigkeiten geraten“. Paull berichtete ihm ausserdem über die Werbung der Gesandten J. C. bei Sachsen und Brandenburg,<sup>1</sup> die vornehmlich dahin ging, nachdem J. C. sich nach den Verträgen und dem Privileg Kaiser Sigmunds der Vormundschaft und Verwaltung der Kur unterfangen, ihm die Aufnahme in das kff. Kollegium zu gewähren sowie feindlichen oder ungleichen Nachrichten über ihn keinen Glauben zu schenken. Der Kf. liess antworten, er stelle es, was die Vormundschaft anlange, an seinen Ort und werde, wenn ihm deshalb etwas weiter vorkommen sollte, dieses Suchens und der Werbung eingedenk sein. Die pfälzischen entschuldigten ausserdem J. C. gegenüber dem Vorwurf einer Rel. Aenderung in Heidelberg; J. C. habe die Religion im bisherigen Stand gelassen, keinen Rat oder Diener abgesetzt; die Ueberantwortung der Kirche zum hl. Geist an J. C. Prädikanten sei auf Supplikation von 500 Bürgern zu Heidelberg geschehen, mit dem Befehl auf der Kanzel niemanden anzugreifen. Da aber die Gegner J. C. Prädikanten gräulich schmähten, liess J. C. beide vorfordern und zu gegenseitiger Duldung, insbesondere die seinigen zu ruhiger Anhörung der Gegner auffordern. Die Prädikanten der Stadt erklärten jedoch, das komme einem colloquio gleich, worauf sie sich ohne Vorwissen von Sachsen und Brandenburg nicht einlassen könnten. Grosshofmeister, Kanzler und Räte verwiesen ihnen diese Antwort und sagten, J. C. hätte wohl Ursache, „solchs mit inen zu verschaffen; aber S. F. Gn. hetten es dabei bleiben lassen und derselben theologen uferlegt, sich vorigen bevelch nach fridlich zu verhalten.“ Dr. Paull berichtete, der Kf. solle hierauf geäussert haben: „Wie keme ich darzu, das sich die pfaffen allwege in ihren hendel allweg meiner beschonen wollen? Ich mochte wol leiden, das sie mich mit ihrem hendeln zufriden lisen.“ Paull berichtete ihm auch über das von den Pfälzern angeführte Privileg betr. der Vormundschaft (Vormundschaft und Verwaltung der Kur durch den nächsten Agnaten bis zum 18. Jahr des jungen Herrn, der dann den Kurrock anlegen, aber die Verwaltung der Güter bis zu seinem 25 Jahr dem Agnaten überlassen soll); die andern Kurhäuser hätten kein solches Privileg. Paull hatte ferner Nachricht, das L. Ludwig sich nunmehr auf das Bedenken L. Wilhelms hin der Vormundschaft nicht ferner anmassen werde.<sup>2</sup> L. Wilhelm habe dem Bruder das Exempel mit Markgraf Albrecht vorgehalten, der, als ihm Kur Sachsen, L. Philipp u. a. die Vormundschaft über M. Georg Friedrich verweigerten, hiedurch zu Kaiser Karl getrieben und mit seiner geringschätzigen Schilderung von der Macht der Schmalkaldener den Kaiser im Entschluss zum Kriege bestärkt habe, „welchs sonsten alles verblieben“.<sup>3</sup> L. Wilhelm habe am Schluss

2. Febr.  
Berlin

<sup>1</sup> Vgl. hiezu II. 250.

<sup>2</sup> Vgl. ebd. 244 A. 1; 250 A. 1.

<sup>3</sup> Zum Streit wegen der Vormundschaft über den Markgrafen Georg Friedrich (seit 1544) vgl. Voigt, Albrecht Alcibiades I, 74 ff; 101 ff.

die Worte beigesetzt: „Ist dir nicht wol, so bleib davon, damit du nicht krigest bosen lohn.“ Der Kf. von Sachsen missbilligte auch, dass Württemberg diese Dinge an den Kaiser gebracht; der Kaiser habe alles dem Kf. mitgeteilt, dieser aber nichts darauf geantwortet,<sup>1</sup> „westen auch schir nit, uf welchen weg sie es verstehen sollten“. Paull führte hiezu das Exempel an, wie es Kurachsen mit Johann Wilhelms Vormundschaft gehalten, und sagte, „J Ch. Gn. hetten gleichwohl ungeacht der verordnung keinen andern zu derselben vormundschaft komen lassen wollen“.<sup>2</sup>

I. C. liess durch seine Gesandten bei Sachsen und Brandenburg etliche besondere Punkte vorbringen, darunter auch diese: es sei dahin zu wirken, dass die Bestellung des Kammerrichters nicht allein bei den Papisten stehe, die grossen Strafen, deren sich der Kanzleiverwalter unterstehe, abzuschaffen, der Visitation halben besseres Aufsehen zu haben, die ausschliessliche Besetzung der Kanzlei mit Papisten abzustellen. „Item das die graven und herren A. C. der stift auch vehig sein und darein genomen werden mochten. Item herzogen J. C. den unkosten, so er zu dieser colnischen expedition aufgewendet und sich uf 20 000 fl. erstreckt, widerumb zu erstatten. Bischof Gebhard nicht zu verlassen; und geschee demselben ungutlichen, als solte er gutliche handlung ausgeschlagen haben, sondern dieweil ihm vorgehalten worden zu resigniren und abzutreten, ehe er berichtet worden, was die mittel sein solten, dardurch er zufriden gestelt werden solte, so hette er dasselbig nicht tun können.“ Daneben zeigten die Pfälzer an, Gebhard solle aus dem Stift Utrecht grosse Vertröstung und Beistand haben, auch gute Aussichten auf Hülfe aus dem Niederland, weshalb er sobald nicht abstehen werde und die A. C. Verwandten ihm beispringen sollten. . . . Gestern kam Zeitung von der Einnahme von Bonn. . . .

Mc, Fürstensachen CXXIV. 1020. Conc.

29. Febr.  
Heidel-  
berg

51.\* Johann Casimir an König Friedrich von  
Dänemark.

Auf Fr. Schr. vom 3. huius mit der Begründung der kgl. Ablehnung der durch Pultitz erbetenen Geldunterstützung.<sup>3</sup> Dieselbe wäre freilich heute (nach dem Fall von Bonn) nötiger als je. Die Spannung zwischen Dänemark und Polen. Konvent der A. C. Verwandten von Sachsen u. a. fallen gelassen, obwohl auf dem bevorstehenden Rotenburger Tag die Aussichten für Gebhard

<sup>1</sup> Dies ist nicht richtig; August hatte schon am 19. Januar dem Kaiser seinen Ratschlag mitgeteilt, vgl. II. 244 A. 1.

<sup>2</sup> Es folgt hier der Bericht über D. Werbung bei Kurbrandenburg, ebenfalls mit Nachrichten über die dortige Werbung der Pfälzer sowie über den Konvent zu Rotenburg. Zum Streit wegen der Vormundschaft über die Söhne Johann Wilhelms von Sachsen († 2. März 1573), deren Kf. August sich trotz des väterlichen Testaments bemächtigte, vgl. Böttiger-Flathe II<sup>2</sup>, 29 ff. —

<sup>3</sup> Vgl. No. 38.\*

schlecht genug sind. Beil. sein Schr. an Sachsen und Brandenburg;<sup>1</sup> Württemberg hat er das Gleiche durch „unsere abgesandte“ mündlich zu Gemüt führen lassen. Hoffte, falls die Güte nicht zu stande kommt, auf Handreichung des K.<sup>2</sup>

Kopenhagen. Joh. Casimir. Or. (pr. 2. April).

52.\* Possevino an den Cardinal von Como.

3.  
13.  
März  
Prag

Will nach Ostern nach Dresden gehen<sup>3</sup> und „trattar col duca di Sassonia di quelle cose, le quali s'accennano nel breve di N. S. datomi per lui da V. S. Ill<sup>ma</sup>.“<sup>4</sup> Das Gerücht von einer durch den Nuntius Sega in Spanien zu betreibenden Liga gegen die Ketzler soll widerlegt werden.<sup>5</sup> . . . .

Rom. Germania 95, 83.

53.\* Banos an Gebhard Truchsess.<sup>6</sup>

24. März  
3. April  
Paris

Erfuhr bei seiner Ankunft in Nérac, Navarra sei in Navarreins an der spanischen Grenze, dann als er dorthin unterwegs war, der König sei nach Pau, wo er ihn auch traf und seine Werbung in Gegenwart Châtillon's und Clerevants anbrachte. „Sa. M<sup>te</sup>, après plusieurs conférences qu'elle a eu avec moy seul à seul, s'est résolue d'embrasser vos affaires de tout son pouvoir et y emploier les moiens de ses amis et serviteurs, entre lesquelz les dits s<sup>es</sup> de Chatilon et de Clervant se sont monstrés très-affectionnez à secourir V. Exc. de leurs personnes et moiens, comme j'espère vous dire

<sup>1</sup> Ebd. Cop. des Schr. J. C. an Sachsen (m. m. an Brandenburg), Heidelberg 23. Febr. 1584, worin er, da Kurpfalz vom Rotenburger Tag ausgeschlossen war [vgl. Lossen II, 511 f.], sein Bedenken über die Behandlung der kölnischen Sache mitteilt.

<sup>2</sup> Auch Pf. Johann schrieb am 22. März aus Bergzabern (wo ein dänischer Gesandter zur Kindtaufe bei Pf. Ottheinrich in Sulzbach angekommen war) an K. Friedrich, dem er die kölnische Sache empfiehlt und auf dessen Hülfe er hofft, falls ihm oder andern Befreundeten deshalb wider die Billigkeit etwas widerfahren sollte. (Kopenh. ebd. Or.)

<sup>3</sup> Am 30. Nov./10. Dez. 1583 schrieb P. aus Kaschau an Como, seine sächsische Reise sei wegen der Pest verschoben; am 16./26. Dezember aus Kaschau an Baiern, er gehe über Prag nach Sachsen.

<sup>4</sup> Vgl. P. an Como, Prag 10./20. März 1584: er wünscht entsprechend der ihm von Como geschickten „copia del breve scritto al Sassone“ ein zweites gleichen Inhalts, „acciochè quel principe comprenda la confirmatione della buona volontà di S. B<sup>ne</sup> non esser stata interrotta per le cose di Colonia et per altro“ (ebd. 99).

<sup>5</sup> Ueber die Bemühungen Gregors XIII. um eine Türkenliga vgl. Bezold, K. Rudolf und die Liga, S. 24 ff; Philipppson, Granvella, S. 406 ff.

<sup>6</sup> Kurz angeführt II. 245 A. 1. Am 18./28. Febr. schrieb B. an G. Tr. aus Montauban und erwähnte u. a., es heisse, die Königin von Navarra reise zu ihrem Gemahl „et qu'il y a bonne paix entre eux“ (am 4. März mit einem ital. Begleitschr. von M. B. — Manfredo Balbani zu Genf — an G. Tr. geschickt).

avec le temps, si dieu me continue la vie<sup>4</sup>. Liegt seit 12 Tagen schwer am Fieber darnieder. Schickt Navarras ausführliche Beantwortung seines Anbringens und Schr. an G. vom K. und Châtillon. „J'ay esté grandement contristé des pitenses nouvelles de la reddition de Bonne, ensemble de ce que mons<sup>r</sup> Junius, qui a passé en ceste ville depuis huit jours, a assuré, que V. Exc. se trouve abandonnée de tous les princes de l'Empire. Que sy ainsi est, V. Exc. fera sagement de se conserver en sa [!] duché de Westphalie avec peu de forces ou de se réfugier en lieu qui ne soit fort esloigné de la dite duché, cédant au temps et à la furie de l'ennemy pour quelques mois. Car j'espère que, si le roy de Navarre peut induire quelque grand de ce royaume au bien de voz affaires, que le tout ira mieulx qu'il n'a fait par le passé. Sa M<sup>te</sup> a escript à monseig<sup>r</sup> le prince Casimir, le priant et exhortant de n'abandonner V. Exc. en une cause si juste et si sainte. J'ay prié mons<sup>r</sup> le docteur Glauburg de faire tenir en diligence à S. Exc. les lettres que Sa. M<sup>te</sup> luy a escript à ces fins<sup>5</sup>. . . .

Wiesb. Dill. Korr. 1584. Cop.

1. 54.\* Possevino an den Kardinal von Como.

11.  
April  
Prag

(Der Kaiser gegen, der Nuntius und der spanische Gesandte für seine Reise nach Sachsen. Hergebrachte Vorsicht des Kaiserhofs. Ein Entgegenkommen des Papstes könnte den Kf. August vielleicht auf ehrgeizige Gedanken bringen, jedenfalls aber in seiner Haltung bezüglich der kölnischen u. a. Fragen bestärken und den Weg zu seiner Bekehrung bahnen. Eine kaiserliche Sendung nach Sachsen. Französische Anknüpfungen mit dem Kf.)

. . . Der Kaiser blieb trotz seiner Einwendungen dabei die sächsische Reise zu widerraten<sup>1</sup> und erbot sich ihm beim Papst zu entschuldigen; der Vizekanzler schickte sogar zum Nuntius, „perchè mi disponesse a differir questa andata“. Hat erwidert, dass er jetzt nicht gehen werde, für die Zukunft sich aber zu nichts verpflichte; auch der Nuntius u. a. „eminenti“ meinten, er könne nach der Rückkehr aus Polen die Reise machen. „Et tutti et massimamente l'68 del 72<sup>2</sup> attribuisce a fatale ruina (per usar delle sue parole) di questo Imperio, che non solo non si deliberi

<sup>1</sup> Am 18./28. März berichtet P. an C. über seine Audienz beim Kaiser, dem er den Inhalt des Breves für Sachsen mitteilte und der die Reise nicht missbilligte, aber betreffs eines mitzugehenden Schr. an den Kf. nur sagte, er wolle daran denken. Dagegen riet die kais. Antwort an P. vom 21./31. März zur Verschiebung der Reise besonders mit Rücksicht auf die Besorgnis der protestantischen Fürsten vor einer päpstlichen Liga, die vor wenigen Monaten fast eine Gegenliga hervorgerufen hätte [vgl. Bezold, K. Rudolf und die Liga, S. 26 ff.], sowie auf die gegenwärtigen Werbungen hugenottischer Gesandten bei den Fürsten; die Reise würden jenem Verdacht Nahrung geben und diesen Werbungen um so mehr Gehör verschaffen.

<sup>2</sup> Gemeint ist vermutlich der Gesandte Philipps II. am Kaiserhof, San Clémente.

quel che sarebbe qui neccessario, ma che a posta si impediscano tali cose, alli quale non si adduce ragione alcuna di peso, perchè non fusse stata conveniente et opportuna questa andata, et con particolare consolatione et edificatione del 72<sup>o</sup>. . . . Verständige Leute hier meinen: „come della buona mente dell'Imperatore non si dubita punto, così si tiene da altra parte per assai probabile, che non si vorrebbe, che la sede ap<sup>ca</sup> ponesse il piede tanto adentro nell'Imperio“; vgl. die Verhinderung der Reise eines von Morone hiefür bestimmten Doktors als Nuntius nach Russland zur Zeit Maximilians.<sup>1</sup> „Et per me penso, che come si vede, ch'il Sassone trattiene con tanto studio l'intelligenza co i principi di Italia, non troverebbe male, che sentisse questa propensione di S. B<sup>no</sup> verso se. Di che se ben forse egli anderebbe formando pensieri ad alcuna sua dignità maggiore in qualche evento,<sup>2</sup> però due effetti buoni forse potrebbe trarne, la sapienza di dio, l'uno ch'egli nè per le cose di Colonia nè per altri simili non si lascierebbe muover facilmente a pigliarla contra Catolici; l'altro, che si havrebbe occasione di pigliar attacco per quel che dee esser il principale intento (si come è) di S. B<sup>no</sup>. Et piaccia a dio s<sup>r</sup> nostro, che hora che anderranno a quel principe il Proscoschi et il dottor Curtio da parte dell'Imperatore<sup>3</sup> non si cerchi quasi per dubbio di emulazione di precider là strada a quel principe di udir o me o altri a quel fine che si pretende a gloria di dio. Qui tamen potens est et farà per aventura, che tanto maggiore stima farà il Sassone di questa missione, quanto havrà inteso, che sarà stata impedita. Fra le ragioni ch'una volta mi allegò il s<sup>r</sup> Traucen la settimana passata, l'una era, che i Francesi havevano tentato di guadagnare hora il Sassone et che si sapeva, quanto havevano procurato di turbar le cose di Germania et altre. Io gli rispuosi, che in Francia, dove nei maggiori tumulti io era stato dodici anni, nissuna bicoeca era stata così debole, che quando havesse voluto far qualche diligenza et haver alcuna cura delle cose della religione, fosse venuta in mano degli heretici. Et che in Germania, se non si precidevano in tempo le pratiche.“<sup>4</sup>

Rom. Germania. 95, 119 ff.

### 55. Possevino an Dr. David Peifer.

(Seine Unterredung mit Peifer zu Augsburg 1582. Schickt ein päpstliches Breve an Kf. August, älteren Datums; die Gesinnung des Papstes ist noch die gleiche. Kf. August wird nicht ernstlich daran

6.

16.  
April  
Prag

<sup>1</sup> Vgl. Pierling, Rome et Moscou (Paris 1883) S. 87 ff.

<sup>2</sup> Vgl. hiezu I. 292.

<sup>3</sup> Vgl. II. 274 f.

<sup>4</sup> Hier bricht das Schr. ab. In der Depesche von 24. März/3. April erwähnt P., der Copp. der kais. Antwort und das Schr. von Peifer schickt, auch das Fastnachtsturnier zu Dresden [II. 275, S. 208]; ein Edelmann, vielleicht sogar der Sohn des Kf., sei als Papst verkleidet erschienen, mit 2 Kardinälen und 6 Franziskanern, die während des Ringrennens mönchisch sangen; der Herzog selbst habe als Pilger Tod und Teufel an einer hölzernen versilberten Kette geführt, die aber zerbrochen sei.

6.  
16.  
April  
Prag

denken die Sache des eidbrüchigen und rebellischen Gebhard Truchsess zu halten. Seine vor 6 Jahren geplante Reise nach Sachsen. Eine kurf. Antwort an den Papst zu erwirken. Die polnische Friedenshandlung.)

Antwort auf Peifers Schr vom 1. April.<sup>1</sup> . . . .

. . . . „Et vero nosti, cum Augustae abs te discederem, me de te quaesivisse, num iis in rebus, quae ad publicam quietem spectarent, si quid Ill<sup>mo</sup> principi tuo summus pontifex scriberet, id putares in bonam partem ab eo acceptum iri; ad quod tu mihi prompte respondisti: „Sane vero, nam et pontificem maximum pro magno magistratu habemus“. Ergo humanissime ab eius Exc<sup>te</sup> fueram exceptus, non potui me continere, quin post absolutam cum Venetis legationem summo etiam pontifici istam Ill<sup>mi</sup> ducis erga me clementiam fusius exponere[m].“ Als er daher die russischen Gesandten nach Polen zurückführen und zwischen dem Kaiser und dem König verhandeln sollte,<sup>2</sup> „noluit pontifex non scribere eius Exc<sup>ti</sup> litteras, quibus praeter alia maioris momenti et quod erga me collatum erat beneficium agnosceret atque paratissima ei sua officia exponeret. Litteras igitur etiam istas retinui, fortasse serius quam decebat, id quod ex earum die et anno ad scriptis, vetustate quoque illarum et perperso reliquorum scriptorum quasi naufragio, cum ex Ungaria veniens cum curru pene demersi sumus, liquido cognosces. Verum enimvero et has quoque pontificis maximi litteras in Christi nomine eius Exc<sup>ti</sup> mittendas existimavi“; die Gesinnung des Papstes ist noch die nämliche. „Nam etsi postea ob Coloniensium rerum perturbationes quaedam supervenerent, ex quibus dubitari possit de eadem eiusdem pontificis sincerissima mente, habeo, quae respondeam et quibus plenissime satisfaciam. Et ut mihi reliqua deessent, certe eius Exc<sup>tis</sup> non semel prolata (ut audio) sententia sat foret, ut servando suo cuiusque iuri magnum momentum afferret. Hominem enim, qui lactatus a rebellibus Belgis stultam electionis in regem Romanorum spem iam voraverat<sup>3</sup> et interim simulans sacris se initiari velle ob pietatis desiderium, statim vero per carnem et sanguinem pellectus iusurandum, quod viva voce scriptoque praestiterat, fregerit ac deinde subditos violenter ad arma et contra suos ritus ac religionem coegerit, novam interim malorum Iliadem in Imperio moliens, dum Imperii principes de republica iuvanda Augustae convenissent, equis vel ethnicus tulisset aut Imperii rebus umquam utilem

<sup>1</sup> Aus dieser sehr ausführlichen Antwort hier nur einige Stücke wiedergegeben. — Peifer schrieb am 1. April aus Dresden, Possevino solle in Prag bleiben, wohin der Kf. seinen Rat Joa. Badehornus schicken werde. Das Gerücht von einer Liga gegen die Türkei solle bei der Pforte den Kg. in Verdacht gebracht und die Ermordung des polnischen Gesandten herbeigeführt haben, während Spanien, da es erklärte die Liga abgelehnt zu haben, den verlangten Waffenstillstand bewilligt erhielt. Ohne den Kaiser und die übrigen Stände habe hier ein einzelner Fürst nichts zu sagen. Vgl. II. 280 f; Bezold, K. Rudolf S. 43.

<sup>2</sup> Vgl. Pierling, Bathory et Possevino (Paris 1887), S. 227; 235; 245 ff.

<sup>3</sup> Vgl. II. 259 A. 3; Hansen, Nunt. Ber. II, 616 f.

potuisse esse cogitasset? Sed haec forte alias. Illud verissimum est, propensissimam erga eius Exc<sup>tem</sup> semper fuisse summi pontificis voluntatem, quam nisi quaedam intercedissent, eram (sexennium pene agitur) eius nomine isthic tentaturus, cum alio ablegarer litterasque Ill<sup>mus</sup> Albertus Bavariae dux mihi una cum pontificiis ad id dedisset.<sup>1</sup> . . . . Interim autem licet nunc inter alios summo pontifici eius Exc<sup>tas</sup> paucis responderet (quod forsitan deinceps maturius omnia sit expensura), videris, an roganda quoque fuerit, ut adscriberet se idem maturius responsum mihi aliquando daturam, cum deo iuvante isthaec pertransibo.“ Mit Beförderung des Friedens beim Kaiser durch Badehorn sowie beim König handelt der Kf. würdig eines christlichen Fürsten. . . .

Rom. Germania 95, 130 ff. Cop.

### 56.\* Possevino an Wilhelm von Baiern.<sup>2</sup>

12.

(Seine Unterredung mit dem sächsischen Gesandten Badehorn, der ihn insgeheim besuchte. Die kais. Gesandtschaft an Sachsen. Deutsche Gejangene in Russland. Seine Warnung vor den Umtrieben Oraniens und anderer. Die Lage Ungarns und des Reichs erfordert volles Vertrauen unter den gutgesinnten R. Fürsten. Sachsen hat dann vom Papst und von Spanien nichts zu fürchten. Freundschaft zwischen dem Kaiser und Polen zu fördern. Ueber Religionsfragen mit den Katholiken besser zu verhandeln als mit den Calvinisten. Die Notlage der Türken auszunützen; der Papst bewilligt dem Kaiser hiefür 100000 Gulden.)

22.  
April  
Prag

. . . . „Cum haec scripsissem, venit ad me ab Ill<sup>mo</sup> Saxoniae duce dominus Padehornius, consiliarius suus, doctoris Davidis

<sup>1</sup> Vgl. I. 156; Hansen II, 270. In einem spanischen Schr. an den Kaiser (Rom, a. a. O. 486 ff.) erwähnt P., der Kaiser habe vor 6 Jahren seine Reise zu Sachsen widerraten.

<sup>2</sup> Am 28. März/7. April hatte der Herzog an P. geschrieben, er vernehme soeben, „Saxoniam constanti et publico rumore impleri, vocatam esse illuc R. V. ab electore Augusto in negotio religionis iam dubio et fluctuante, ut ipsum informet“; der Kf. würde, wenn er dies erführe, sehr entrüstet sein u. s. w. In seiner Depesche an Como vom 14./24. April meint P., der die Reise nach Sachsen widerratende Brief des Herzogs sei vielleicht „a quel santo principe“ durch den Vizekanzler oder andere eingegeben; im Uebrigen teilt er dem Kardinal die obige Antwort an Baiern mit. In seiner Depesche vom 7./17. April hatte P. gemeldet, dass er, nachdem es der Kaiser trotz der Zusage der Geheimhaltung unter die Seinigen habe gelangen lassen, mit dem Nuntius die Sendung des Breves an den Kf. vereinbart und es heute früh abgeschickt habe; übrigens scheine auch der Nuntius diesen Ausweg der Reise vorzuziehen, „oltre che non si espone il negotio a romori“. P. erwähnt ausserdem die Vollendung des „libro in materia degli elettori dell'Imperio“ durch P. Bellarmino; „ma perciocchè non<sup>r</sup> Ill<sup>mo</sup> Sirlito l'ha, non potrà forsi haversi anchor rivisto“; er bittet, ihm das Buch zugänglich zu machen, da solche Dinge „in questi tempi et luoghi ci verrebbero a taglio et massime a me et col re et col duca di Sassonia et con quel benedetto duca di Baviera“. Gemeint ist wohl Bellarmins Schrift gegen Flacius „De translatione Imperii Romani“, Buch III. (Opp. Köln 1616, VII. 385 ff.)

12. Peiferi gener, qui ad Caes. M<sup>tem</sup> allegabatur. Diluculo ad collegium  
 22. nostrum veniens ad cubiculum meum sesquihoram de multis rebus  
 April me allocutus est. Et inprimis (si quid ad rem facit) me nomine  
 Prag „Exc<sup>tas</sup> Ill<sup>ma</sup> domini ducis mei te clementissime salutatur; hortatur,  
 ut fidentissime mihi cuncta exeras; ad omnia respondebit; neque  
 ego viri fidelis operam ullam praetermittam. Id ipsum socer  
 meus dominus Peiferus pollicetur. Neque (inquit) est, quod vereare  
 te minus commode hic quam Dresdae nobiscum acturum, cum  
 etiamsi eo venisses, tibi omnino per consiliarios suos fuisset cum  
 S. Exc. agendum.“ Postea de quodam regis medico mihi retulit  
 quaedam principis sui nomine. Haec pene omnia stans et aperto  
 capite, humanissime. Quaerenti mihi, nunquid aulici hi scirent  
 de suo ad me adventu, negavit, ac ne verbum quidem sibi fuisse  
 dictum. Quaesivit ille de me, num scirem, quid Proscovius et  
 doctor Curtius, qui heri ab Caes. M<sup>te</sup> ad Ill<sup>um</sup> Saxoniae ducem  
 discesserunt, eo essent allaturi;<sup>1</sup> posse aliquid conici dixi, de quo  
 postea, si esset opus, collocuturi essemus. Interea quae simul  
 egimus, spectabant inprimis ad Germanos, qui captivi in Moscovia  
 de tinentur, Ill<sup>mo</sup> duci commendandos. . . De iis rebus postea, quas  
 ad Ill<sup>um</sup> ducem ac D. Peiferum scripseram, quadantenus item  
 egimus, cum illi satis claris argumentis monstraverim, si Ill<sup>mus</sup> eius  
 dux, cui sunt cum tot catholicis principibus vincula necessitudinis,  
 velit evidentiora signa benevolentiae experiri, eos uti neque pon-  
 tificem maximum defuturos. Esse porro tanti principis, ut Auriaco  
 et aliis non credat, quorum Germania summo cum damno astus et  
 tricas sit experta. Duo restare maximi momenti: alterum un-  
 garicarum rerum praemunitio, alterum, ut occasione tractationis  
 vel religionis vel aliarum dissensionum Imperii rebus attritis remedium  
 aliquid adhiberi queat. Neutri harum rerum posse animum adverti,  
 nisi ea mutua confisio sit inter principes, qui legitimi sunt et  
 publicum bonum spectant, quae pernecessaria perficiendis arduis  
 rebus ab omnibus existimatur. Si a summò pontifice Ill<sup>mus</sup> dux  
 uti et ab rege catholico metuat, posse ipsi cavere, si tantundem  
 ipse cum reliquis ordinibus curet apud Caes. M<sup>tam</sup>. Deinde, ut inter  
 Caesarem et Poloniae regem amicitia sit. De religione postea, ac  
 si quae sunt alia, potius cum Catholicis agi posse quam cum Calvinianis,  
 quorum ingenia noverint reipublicae damnosa. Interea dum Turcarum  
 res sunt accisae, arripiendam occasionem, ut saltem cadentia Christiani  
 orbis propugnacula instaurentur ac serio aliquando, qui Christi nomen  
 colimus, re ipsa colamus. Summum pontificem, cui montes aurei  
 non sint, exeruisse in has res, quantum potuit, magnis item in  
 aerarii difficultatibus, nunc ad eam rem centum florenorum millia  
 Caesari numerari iussisse, quae sane ad Imperii fines muniendos  
 pertinerent. Audivit igitur ille haec attente tertioque capita rerum  
 harum de me quaesivit, quae differam dare, donec alter tabellarius,  
 quem ad Ill<sup>um</sup> ducem misi, ad me redierit.“ . . .

Rom. Germania 95, 159. Cop.

<sup>1</sup> Vgl. No. 54.\*

## 57.\* Konrad Lauterbach an (Pappus?).

14. April  
Heidel-  
berg

(J. C. Mandat und Schulreform. Die Disputation mit Grynaeus; Teilnahme J. C., Dohnas und Ehem.)

. . . 2. martii nobis, qui in ministerio reliqui sumus quinque, propositum est edictum Casimirianum, quod nuper misi cum nostro responso, si bene memini.<sup>1</sup> Eodem die omnes praeceptores classici ab officio etiam suo depositi, ea conditione, ut interim observent et instituant pueros, donec alii intra mensem ipsis substituerentur. 8. igitur aprilis his plane dimissis alii introducti sunt praeceptores. Cives nostri supplici libello rogarunt D. Casimirum, ne mutationem istam in paedagogio susciperent, sed ut video frustra. 29. martii Jacobus Grynaeus Basilea huc accersitus proponens de controversia sacramentalia contra privilegia academiae Heydelbergensis in valvis templi spiritus sancti et collegii principis affixit. Cum academici viderent, se potentiae Casimirianae non sufficere, protestatione aliqua suis privilegiis consulere, et cum omnes omnium facultatum professores ad disputationem provocati essent, modum aliquem mendacii Calvinistarum praescribere voluerunt, iuratos notarios et testes constituerunt, D. Casimirum monuerunt, ut idem faceret. Sed iussi sunt a proposito desistere in libera disputatione.<sup>2</sup> 4. aprilis ceptum est disputare per integrum diem a duobus nostratibus theologiae candidatis egregiis Mag. Cöllino et Seitzlero alumnis domus sapientiae. Virose se praestiterunt, sed ad sacietatem auditi non sunt. Reliquis diebus tantum mane disputatum est a 7. usque ad 10. vel 11. horam. Die lunae, Martis, Mercurii et Jovis usque ad 9. disputavit D. Philippus Marbachius tam docte et prudenter, ut omnibus auditoribus esset miraculo. Constituerat omnes Grynaei propositiones accurata methodo impugnare, evertere aut explicare. Sed concessum non est illi, quin etiam silentium impositum citius quam voluisset et in iis etiam rebus, quas ipsis ita votantibus persequi statuisset. D. Jacobus Schopperus illi successit et continuavit disputationem, donec iubebatur tacere et D. Wilhelmo Zimmermanno locus dabatur. Is a 10. aprilis fortiter disputavit usque ad finem disputationis de orali manducatione contra metonymiam Grynaei. Philippus Felsinius et M. Dionysius Oheim seorsim provocati et nominatim instructi erant. Sed heri finis est impositus, antequam illis locus concederet[ur]. In prima actione D. Joannes Casimirus ipse praesens fuit, sed statim a disputatione incidit in morbum nescio qualem, nec amplius accessit, quam finiretur disputatio. Baro Dunensis vehemens Calvinista cum aliis eius farinae consilariis vices ducis egit et ita totum hoc negotium administravit, ut non obscure animum suum erga nostram confessionem proderet. Sub finem alicuius actionis et post gratiarum actionem nimis inciviliter allocutus M. Dionysium et Philippum Felsinium:

<sup>1</sup> J. C. Mandat vom 19. Febr. 1584 (Struv, Pfälz. Kirchen-Historie S. 431 ff.). Ueber die fünf noch in Heidelberg befindlichen lutherischen Prediger vgl. Häusser II, 148.

<sup>2</sup> Vgl. Struv S. 448 f; Br. I. C. II. 271; Cuno II, 144; Schmidt, Dohna S. 60 f.

14. April Ubi nunc estis? prodite in lucem, qui dixistis vos habere 30 causas, Heidelberg quare mandatum Casimirianum non possitis recipere. Et illi responderunt se non defuturos suo officio, cum ordo ad ipsos pervenerit. D. Grynaeus inter alia etiam saepe ἀποστροφῆς ad inventum usus est, ut hac ficta humanitate ipsorum animos conciliaret, verum studiosi duodecies et ultra ipsum exhibarunt, quoties saliret vel ἀξίωμα certissimum negaret vel falsissimum astrueret aut etiam probationem rei notissimae urgeret. Studiosi privatim se excusarunt, quod recte strepitu pedum Grynaeum exceperent, quia enim ad ipsos provocasset, non posse illos deesse suo iudicio et censura homini. In postremo etiam actu et praesente Casimiro non parsum est Grynaeo. Academici professores aegerrime tulerunt se solenniter provocatos nunc ab disputatione excludi, et hoc ipsum significarunt Grynaeo. Verum ille propter theologos hanc disputationem institutam respondit. Saepe convictus est falsi Grynaeus in ipsa disputatione, saepe ad absurdum redactus, saepe confusus, sed fronte caruit. D. Marbachius illi exprobravit inter alia, quod in doctorali promotione aliter olim sensisset de coena domini, ad quod respondit: Memini me puerum esse. Heri itaque cum omnes progressum disputationis expectarent et in nos omnium oculi essent coniecti, Grynaeus consensu suggestu finem disputationi imponit, sibi victoriam tribuit et conqueritur, se suumque respondentem non satis honorifice exceptum, iubet etiam, ut cancellarius Casimirianus suum addat, qui etiam in praesentia ducis nostram doctrinam damnavit et ita conclusit, ut omnes pareant edicto Casimiri. D. Philippus iussus erat in hoc casu causam nostram agere et pro nobis etiam concludere et necessaria quaedam addere. Sed dux statim se per aliam ianuam subduxit cum suis, et cum maxime Marbachius audiri peteret, iussus est, quod reliquum esset, scripto apud Casimirum agere. Confecimus igitur libellum supplicem, quem hodie deo nos iuvante afferemus, in quo conquerimur de iniquitate et indignitate rei et denuo repetimus causas, quare nos mandato Ill<sup>mi</sup> non possimus subicere. Communis fama est aut omnes aut plerosque ministros A. C. post ferias istas dimittendos.“ Gesandte von Württemberg, Brandenburg und Hessen waren hier und suchten um ein Exemplar des kurf. Testaments nach.<sup>1</sup> Ueber den Erfolg dieses Ansuchens laufen verschiedene Gerüchte. Einer der Gesandten sagte zu L. Bruder, er werde in 8 Tagen wieder kommen. „Ministri studiose abstinuimus ab ipsorum colloquio, quod sciremus, hanc rem plenam esse suspicionum. Credo ipsos quoque hoc consilio usos, quod neminem ex nostris salutarunt.“ Schrift des Lucas Osiander gegen das pfalzgräfliche Edikt; beabsichtigte Schrift Andreäs gegen Grynäus, „hoc fere titulo: Wieder den meineidigen und treulosen Mamelucken N.“ Den Grynäus reut seine Reise hieher, da er sich lächerlich gemacht hat. . . .

Strassburg. Thomasstift.

<sup>1</sup> Vgl. II. 279.

## 58.\* Possevino an Como.

20.  
30.  
April  
Prag

Verweist auf sein Schr. an Peifer und seine Korrespondenz mit Baiern. Hat heute einen dritten Postboten mit Schr. und mit dem (ihm von C. unter dem 7. März überschickten) „ultimo breve“ an Sachsen gesandt, „perchè i Germani sogliono haver bisogno di esser più di una volta eccitati et perchè già l'altro haveva fatto la spianata a questo secondo.“ Vielleicht antwortet freilich der Herzog nicht, „pei suoi rispetti“ und wegen einer gewissen Melancholie, wohl aus religiösen Gründen, was ihn veranlasst vielen Gesandten keine Audienz zu geben oder auch nur sich zu zeigen, auch aus Furcht vor seiner Frau, die ihn durch Spione überwachen lässt, endlich wegen des Volks und wegen seiner „preeminenza“ über alle Ketzer. Geschenke für Peifer. Hat den spanischen Gesandten von allem unterrichtet.

Rom. Germania 95, 164 ff.

59.\* Georg Besserer, ansbachischer Hofprediger, 29. April  
an (Markgraf Georg Friedrich).<sup>1</sup>

Man sollte eine Synode veranstalten, wie sie Kf. Friedrich von der Pfalz und J. C. vor vielen Jahren angeregt haben und wie sie auch J. C. gegenwärtiges ernstes Edikt<sup>2</sup> vorschlägt. Dieses Edikt ist weniger gegen J. C. Untertanen und Kirchendiener als gegen andere seiner Lehre feindliche Stände gerichtet „und lest sich ansehen, als ob er solchen ernst nicht allein aus seinem selbst eignen rat und einfallen, sonder aus anderer auslendischen und benachbarten stände antreiben und verbundnus darzu verursacht gebrauche“; es könnte leicht ein innerer Krieg in Deutschland daraus entstehen. Man sollte das gegenseitige Verketzern abstellen; die Unsern bezichtigen die Gegner verschiedener Dinge mit Unrecht, während diese den Unsern mit Unrecht die räumliche Einschliessung des Leibs Christi ins Brod andichten. J. C. Bekenntniss vom Abendmahl sagt nichts von der wahrhaftigen Gegenwart des Leibs und Bluts. Ueber diesen Punkt könnte man sich auf einer Synode verständigen.

Mc. Fürstensachen II; Spec. Lit. E. Fasc. CXXIII, no. 1012. Cop.?

<sup>1</sup> Vgl. III. 149, zu den Anführungen in Anm. 1, noch Cuno II, 98 f; 103 f. Besserer hatte bereits in einem Bedenken vom 8. März 1584 für den Markgrafen die in der Instruktion Navarra's (vom 15. Juli 1583) angeregte allgemeine protestantische Synode befürwortet (Mc. ebd. No. 1014).

<sup>2</sup> Gemeint ist das Mandat vom 19. Febr. 1584 (II. 264 A. 5). Ein anderes Bedenken hierüber von den ansbachischen Theologen Adam Francisci, Joh. Unfug und Mich. Stiber, 28. März 1584, worin die Gefahr einer völligen Calvinisirung der Pfalz ausgeführt wird, Mc. a. a. O.

4. Mai 60.\* Théophile de Banos an Gebhard Truchsess.<sup>1</sup>  
 Frankfurt (Schreiben und Erklärung Heinrichs von Navarra über die G. Tr. zu leistende Hülfe; Uebermittlung von 10000 écus durch Clervant; behufs weiterer Hugenottischer Hülfe mit Volk und Geld. Versammlung der Kirchen zu Montauban und Betreibung eines Darlehens bei Heinrich III. durch Clervant; Vorschlag Navarras dem Kampf der Katholiken und Hugenotten durch einen gemeinsamen Krieg gegen Spanien und für G. Tr. ein Ende zu machen; Anjou hiemit einverstanden. Navarras Schr. an J. C.; dessen Gesandter La Hugnerye. G. Tr. soll an Navarra schreiben und Oranien ebenfalls hiezu veranlassen, sowie eine neue Obligation über die 10000 écus schicken.)

Vor etwa 6 Wochen schickte er, schwer krank zu Paris, G. die Schr. Navarras nebst dessen Antwort „aux instructions que je luy ay proposé de vostre part“. Auch ein Schr. Chastilon's wird G. erhalten haben, da Glauburg schon vor mehr als einem Monat die sofortige Beförderung des Packets an G. meldete. Da er nach einer 17 tägigen Kur in Paris zu früh aufbrach, kam er am Tag vor Ostern hieher „plus mort que vif“. Da er, obwohl etwas besser, nicht mündlich mit G. handeln kann, schickt er dieses Schr. durch Graf Johann.

G. wird aus den Schr. und Antworten Navarras dessen Hilfsbereitschaft ersehen haben. „Pour cest effect Sa M<sup>te</sup> a donné charge expresse à mons<sup>r</sup> de Clervant superintendant de sa maison de faire tenir à V. Exc. dix mille escus à la foire dernière de Francfort. Ledit sieur m'a assuré en partant de Paris qu'il y avoit pourveu, et en a certifié V. Exc. par ses lettres“, von denen er das Or. zurückbehält, Cop. an G. schickt, da er täglich das Geld erwartet und sich sehr über die Verzögerung wundert. „Ceste somme de dix mille escuz vous a esté accordée promptement par le roy de Navarre, affin que vous eussiez moien de soustenir en attendant plus grand secours d'hommes et d'argent qui se doit recueillir des églises et grandz seigneurs de la religion de France. A ces fins le roy de Navarre a mandé tous les députez des dites églises de le venir trouver à Montaban le 28 d' avrill stilo novo<sup>2</sup> pour adviser et conclure du dit secours et le faire tenir à V. Exc. au plustost.

D'autre part mons<sup>r</sup> de Clervant a receu charge du roy de Navarre pour solliciter le roy de France à luy prester et avancer la somme de cent mille escuz pour estre employés à la levée de six mille harquebuziers françois qui seront conduictz par monsieur de Chastilon et six cens chevaux conduictz par monsieur de Clervant, le tout pour vous secourir et maintenir.<sup>3</sup> Ceste négociation est fondée sur deus raisons principalement. La première est, d'autant que le roy est entré en certaine suspition contre le roy d'Espagne, lequel a tâché d'esmouvoir guerre en France. L'autre

<sup>1</sup> Vgl. hiezu II, 245; 265; oben No. 53\*; Prinsterer I. 8, 323 ff; 399 ff; Lossen II, 484 ff; 488.

<sup>2</sup> Vgl. Duplessis-Mornay I, 148 f.

<sup>3</sup> Vgl. über diese Sendung Clervant's nach Paris La Hug. II, 281; 286; 318; 323 ff.

est, que le roy a prié le roy de Navarre d'aviser à quelque expé-<sup>4. Mai</sup>  
dient, que ceulx qui ont les armes en main en Languedoc, les dépô-<sup>Frankfurt</sup>  
sent tant d'une religion que d'autre. Sur quoy Sa M<sup>te</sup> a faict  
remonstrance par ledit sieur de Clervant, que le vray et unique  
moyen c'est de les emploier en guerre estrangère, comme est celle  
de Couloigne, exhortant le roy d'y vouloir entendre secrètement,  
le roy de Navarre s'offrant de se vouloir déclarer autheur dudit  
secours contre le roy d'Espagne. Monsieur frère du roy est d'avis  
que cela se face, espérant que les dites troupes pourroient aussy  
servir aux affaires de ceux du Païs-Bas, empeschant les Espaig-  
nolz ailleurs.

Quoy qu'il en soit, le roy de Navarre est résolu d'emploier  
tous ses môiens pour vous secourir, et a escriptes lettres bien séri-  
euses à monseigneur le prince Casimir, le priant de continuer et  
ne reculer en la deffense et manutention de V. Exc. et de ses  
églises, s'offrant de faire le semblable.<sup>1</sup>

La Huguerie s'acheminoit au nom de mon dit seigneur vers  
le roy de Navarre, comme j'estois de retour à Paris, mais je ne  
peu sçavoir à la vérité, quelle estoit sa charge.<sup>2</sup>

Or l'intention du roy de Navarre seroit de commencer la  
guerre au lieu, duquel V. Exc. a escript à mons<sup>r</sup> de Bouillon; et  
sur cest article m'ont esté commisez [!] des particularitéz, des-  
quelles je vous escripray et temps et lieu, quand le roy de Navarre  
nous aura addé ce qu'il aura faict et obtenu.

Voilà, monseigneur, comme il a pleu a dieu bénir mon voiage,  
estant bien marry de veoir voz affaires en l'estat qu'ilz sont de  
pardeçà. Mais il est à espère[r] que ce bon dieu redressera le  
tout après vous avoir humilié pour un temps; et je vous prie de  
ne perdre courage et vous fier entièrement en dieu<sup>3</sup>.

G. möge eilig Navarra dankend antworten und ihn um Be-  
schleunigung der Hülfe bitten, sowie über seine Lage unterrichten.  
„Si V. Exc. pouvoit obtenir que monseigneur le prince d'Orange  
(auquel il sera bon de communiquer la response du roy de Navarre)  
luy escrivist et le priast de continuer en la bonne affection qu'il  
a déclaré, si dis-je ses lettres se peuvent obtenir, il me semble  
estre bon<sup>4</sup>. Auch an Châtillon und Clervant soll G. wieder  
schreiben.

<sup>1</sup> Vgl. über die Sendung Buzenval's an J. C. 1584 II. 251; 255;  
J. C. vermerkt in seinem Kalender 1584 zum 1. März: ein Gesandter  
Navarras; 30. April: navarrischer Gesandter; 30. Mai: „Malroy wegen  
Navarra ankomen; audienz geben“. Auch Ségur hatte ursprünglich  
in Deutschland J. C. zuerst aufsuchen sollen (II. 252). Vgl. ein Schr.  
J. C. an Navarra, Heidelberg 30. April 1584, wonach Ségur damals  
J. C. das Or. seiner Instruktion mit der Bitte um Verhaltungsmaß-  
regeln zugeschiedt und J. C. Ségur zu sich berufen hatte; nach einer  
Notiz auf der Rückseite ging aber das Schr. nicht in dieser Form ab;  
J. C. bezog sich vielmehr in einem Schr. gl. Datums nur auf das  
Anbringen Buzenval's und seine diesem mündlich erteilte Antwort  
(Ma. 545/3 f. 213). Ueber ein eigh. Schr. Navarras an Beutterich vgl.  
dessen Schr. am 6. März, II. 263.

<sup>2</sup> Vgl. II. 246; 267 (S. 201); La Hug. II, 272 ff. Kervyn de  
Lettenhove VI, 457.

„V. Exc. aussy enuoierra de pardeçà procuration et obligation pour receuoir les dictz [!] mille escus. Car jaçoit qu'ilz n'y soient encoires, si est-ce que j'espère que bientost on en entendra des nouvelles. J'en ay escript à mons<sup>r</sup> de Clervant, me plaignant que la dite somme n'a esté représentée de pardeçà selon sa promesse. Quand à l'obligation que V. Exc. m'a déliuée pour le roy de Navarre, d'aultant qu'elle est datée à Arensberg et de vielle date, elle ne peult servir. Il sera bon en l'obligation que vous enuoiérez, de laisser la date en blanc ou bien enuoié un blanc signet.

V. Exc. aussy aduisera, s'il luy plaist, à me faire souuent participant de ses nouvelles, affin que suivant l'occurrence et occasion des affaires et négociation susditz je la puisse aduertir de ce qui se passera, si tant que dieu me laisse en ce monde. . . .

De Francfort, ce quatresme de may stilo veteri 1584<sup>e</sup>. . . .

Wiesbaden. Dill. Korr. 1584 f. 114 ff. Cop.

13.

23.

Mai

Prag

### 61.\* Possevino an Como.

(Schreiben von Kf. August und Peifer. Günstige Gesinnung und Haltung des Kf., obwohl dieser nicht an den Papst geschrieben hat. Befürwortet ein neues Breue an den Kf., sowie Geschenke des Papstes für den Kf. und Peifer.)

Schickt „l'istesse lettere, le quali mi sono state scritte dal duca di Sassonia et da quell' intimo suo consigliere, il quale mi ha sempre procurato la conservatione di quell' attacco, il quale mi ha sempre procurato la conservatione di quell' attacco, il quale si è tentato per diverse vie;“ bittet um Rücksendung zum Gebrauch für den Fall einer sächsischen Reise. „Quattro cose di non poca dispositione veggo in quel s<sup>to</sup>. L'una, che scusandosi, perchè non scrive a S. B<sup>no</sup>, nondimeno mostra che non gli sarà ingrato, che voglia S. S<sup>ta</sup> trattar seco delle cose di religione, con quelle parole: „Quod si a nobis quoque ille separatim quid requiret, nostro equidem loco et tempore salutaribus pro re christiana consiliis defuturi nunquam sumus“. Et questo scrive per dar risposta a capi di un mio scritto, il quale io diedi al consigliere suo Padehorno, il quale mandò a Praga“. 2) Trotz der Schwierigkeiten von Seiten des Kaisers und Baierns fasst Peifer sein Kommen ins Auge (entweder als „privatus“ oder als „legatus alicuius principis“). 3) Das Interesse des Kf. an dem Frieden zwischen dem Kaiser und Polen; 4) sein Verhalten betreffs des Simonius.<sup>1</sup> Weitere günstige Anzeichen; Kurf. Aeusserungen der Zufriedenheit mit Possevino gegen Proskovsky und Kurz; die Haltung des Kf. gegen den Kölner Apostaten; die Verspottung seines Arztes Dr. Luther<sup>2</sup> bei Tisch; sein Rat an den Obersten seines Kriegsvolks, den im Herzen katholischen „Giacobo Atalay“, dieser solle seinen fünfzehnjährigen Sohn in

<sup>1</sup> Vgl. I. 418 (S. 558); hiezu auch Ciampi, Bibliografia critica I 334 ff.

<sup>2</sup> Ueber diesen kurf. Leibarzt Paul Luther, einen Sohn des Reformators, vgl. Köstlin Luther II<sup>2</sup>, 492 f; Weber, Anna von Sachsen, S. 424 f.

ein Konvikt „presso ai nostri di Praga“ tun, freilich nur für 2 bis 3 Jahre, „acciochè non si faccia Papista“; der Sohn ist jetzt hier „tra nostri in questo collegio“; die Mutter ist auch gut katholisch, obwohl sie in den ketzerischen Tempel geht. Der Papst sollte noch ein Breve an den Kf. richten und darin die Religion ausdrücklich berühren; gibt einen Entwurf für das Breve; die Adresse nicht wie im letzten Breve: Moritz, sondern: August! Der Papst soll dem Kf. ein goldenes Kruzifix schicken, dem Dr. Peifer nicht Agnes dei oder dergleichen, sondern etwa eine goldene Medaille mit dem Bild Christi oder einer Schriftstelle. . . .

Rom. Germania 95, 182.

### 62.\* Khevenhüller an den Kaiser.

22. Mai

(Ueber die Aussöhnung Philipps II. mit Erz h. Matthias.)

1. Juni

Madrid

Hat wegen der Aussöhnung des Kais. mit Matthias mit Zustimmung der Kaiserin bei Granvela angefragt. „Sobre esto me respondió el dicho cardinal ex abrupto: y despues de reconciliado que pretendereys? Dixe le: lo que fuera razon; y pues el rey acude á otros, mas razon es que lo haga con sus sobrinos. Replicó que muy bien le parecia, y que havia tocado esta tecla mas de tres vezes con Su M<sup>ad</sup> y que no le hallava arrostrar mal á ello, pero que convenia saber, á que inclinava el archiduque, si á hazerse eclesiastico o á otra profession. A esto le respondí, por quanto entendia (aunque no lo sabia cierto) antes á la militar que á otra. Volvió á dezirme que convenia mucho y saria bien saber y entender de Su Alt., si arrostraria á aceptar el habito de San Juan, por lo que toca los prioradgos [!] de España, y si esto fuesse, podria se tractar con mas fundamiento lo que se pretende, ofreciendosse de su parte en todo como buen servidor y amigo. De todo esto dí particular cuenta á la emperatriz mi señora, y pareció á Su M<sup>ad</sup> bien, y que hiziesse lo mismo con V. M<sup>ad</sup> para incomedad desto, mandar incaminar allá las cosas. Assi lo hago con la humilde obligacion que debo, y aunque respondo al ser<sup>mo</sup> archiduque Mathias sobre su carta que me ha escripto sobre esto. No le particulariso nada y quiza no conveniera. V. M<sup>ad</sup> con su mucha prudencia sara servido mandarlo tractar con Su Alt. como mejor le pareciere“. . . Er wollte dies lieber spanisch schreiben, damit es der Kaiser „verwaliter“ vernehmen könne. . . .

Nürnb. Germ. Mus. Cod. 4961x IV, 26 f. Cop.

### 63.\* Joachim Camerarius an seinen Bruder Philipp. 20. Juni Eltville

Günstige Wirkung des Wassers auf den Kf. [von Sachsen], während die Kurfürstin durch „dolores nephritici“ am Trinken gehindert ist. Casimir und L. Georg wurden von den Unsern freundlich empfangen. „Intellexi tamen Casimirum (qui etiam adduxit

coniugem et filiolum quadriennem suavisimam puellam, quam avus unice diligit) etiam bibiturum esse acidulas.<sup>41</sup> . . . .

Berlin. Bibl. Samml. Meusebach. Eigh.

27. Juni  
Gudens-  
berg

64.\* Landgraf Wilhelm an Johann Casimir.

(Die Spannung zwischen J. C. einerseits, Württemberg und L. Ludwig andererseits. Warnung vor Gewaltmassregeln. J. C. soll sich in die Lage der Kontutoren versetzen und den jungen Pf. Friedrich an einen befreundeten Hof schicken.)

Auf J. C. Schr. vom 20. aus Eltville, über Württembergs Feindseligkeiten. Bedauert die zu erwartende „multorum arcanorum tam publicorum quam privatorum detectio“, welche dem Bruder Nass u. a. willkommen sein wird. Hat an Württemberg und an seinen Bruder Ludwig ernsthaft geschrieben, aber diesen werden täglich neue Gewaltmassregeln J. C. gegen die Kirchen und Schulen und mit dem jungen Herrn vorgebracht. Beiliegend eine Copie, „da einer weidlich classicum über E. L. schreiet und dem one das laufgirigen pferd mit sporen weidlich zuheuet“. Daher ist es jenen beiden Fürsten nicht zu verdenken, dass sie sich nicht „so liederlich und ohne ordentliche erkantns oder bescheid“ von der Vormundschaft abweisen lassen. Der Grund alles Rechts ist: Quod tibi fieri non vis, alteri ne feceris. J. C. soll sich in den Fall denken, dass er selbst einen Sohn hinterlasse und dieser durch die nächsten Agnaten etwa zur Papisterei gezwungen, J. C. geistliche und weltliche Anordnungen und Beamten abgeschafft werden sollten. J. C. muss in dieser Sache künftig nicht nur dem jungen Herrn und weltlicher Obrigkeit, sondern Gott selbst Rechnung ablegen und soll danach handeln. Ob nicht der junge Herr einem seiner Freunde oder Freundinnen, die weder des Calvinismus noch des Ubiquitismus verdächtig, zur Erziehung in der A. C. anzuvertrauen wäre? Mit 18 Jahren könnte er dann nach der goldnen Bulle die Regierung selbst in die Hand nehmen. Wird gern in dieser Richtung thätig sein.

Bittet um Nachricht, was Sachsen hierüber mit J. C. geredet

Mb. 114|31 f 227|8. Cop.

<sup>1</sup> Vgl. II. 288; 290; 293. — J. C. Kalender 1584 zum 18. Juni: Mainz, Mittagessen mit dem Kf.; 19.: mit L. Georg nebst Gemahlin nach Elfeld [Eltville]; „hat uns der churf. zu Sachsen persönlich am Rhein empfangen; nachmittag mit einander primirt under dem zelt“; 20.: Rat gehalten; Garten gegangen; Nachmittag „churf. zu Saxen in mein losament komen, mit uns primirt; 21.: frue in des churf. predigt gangen; darnach die churfurstin angeprochen. Nachmittag ist der churf. wider zu mir komen und mit mir primirt“. 22.: Jagd mit dem Kf. und L. Georg; „ist der churf. im wald etwas schwach worden, also das die churfurstin hinausgezogen und also miteinander gen Elweld zogen“. 23.: Geschäfte; „mit Andreas Pauli discourirt“. 24.: Predigt; Kf. von Trier den Rhein heraufgefahren; „seind des churf. reten bei mir zu gast gewesen. Nachmittag den churf. zu Saxen besucht; abends stangen gestossen“. 25.: Geschäfte; den Kf. wieder besucht; Einladung zu Mainz für die Rückreise durch den mainzischen

65.\* Bericht La Huguerye's vom Hof Johann Casimirs.<sup>1</sup> Juli

(J. C. und die Kontutoren; freundliche Haltung M. Georg Friedrichs; Vermittlungsversuche L. Wilhelms. Die Heidelberger Disputation und J. C. Absicht wegen der Widerspänstigkeit der Lutheraner und der vorzunehmenden Reformation Abgeordnete aller pfälzischer Aemter zusammenzuberufen. Ermordung Oraniens; ein niederländischer Gesandter an J. C. erwartet.)

<sup>2</sup> Die Kontutoren Württemberg, Ansbach und Landgraf Ludwig haben auf Anstiften des Kaisers sowie der ubiquitousischen Theologen vor einiger Zeit Casimir durch Gesandte ersucht, sie in die Administration der Tutel mitaufzunehmen. Er wies sie ab unter Berufung auf die Goldene Bulle. „Le duc de Wirtemberg respond que la bulle ne défent pas de luy donner des adjointz. Il n'y a que le dict duc de Wirtemberg qui presse cest affaire-là solitité [!] par ceux que j'ay dict. Le marquis est ami de dict s<sup>r</sup> duc Casimir et ne fait rien que par manière d'acquit, estant assés personnellement empêché en l'administration du duché de Brusse par la perte d'en-

Hofmeister . . . 29.: Abends zum Kf. gegangen. 30.: „mit dem churf. zu schiff gesessen und gen Mainz gefaren, alda Mainz, Trier und Wurm alle bischofen gewesen, uns an der Martinsburg empfangen, uns herlich tractirt“. 1. Juli: zu Mainz Ballspiel; Nachmittags Komödie von Esther und Haman gespielt, „welchs 5 stund geweret;“ Georg Hans und sein ältester Sohn [Pf. Georg Gustav] kommen. 2.: Sachsen schickt seine Räte zu J. C. „churf. verein halben“. 3.: im Garten mit dem Kf. von Mainz; Abschied vom Kf. von Sachsen; zu Schiff nach Oppenheim. 4.: Neuschloss. 5.: Heidelberg.

<sup>1</sup> Ich gebe hier nachträglich den grössten Teil der in II. 293 ausgelassenen Stellen, mit Ausnahme einiger bedeutungsloser Aeusserungen über den Rotenburger Tag und einiger blosser Zeitungsnachrichten. Der Verf. des Schriftstücks ist offenbar La Huguerye, der J. C. im Herbst 1583 verlassen hatte, um erst nach Sedan und dann zu Condé und Navarra zu gehen. Sein mit gewohnter Weitschweifigkeit gegebener Bericht von seiner Werbung im Namen J. C. bei Navarra und seiner Rückkehr in die Pfalz (La Hug. II, 295–327) soll sich nach den von ihm nicht gesparten genauen Datirungen auf die Zeit vom 15. Mai bis zum 12. Juli 1584 beziehen, an welchem letzterem Tag er nach Heidelberg zurückgekommen sein will (S. 327); am 12. Juni sei er nach Paris gekommen und noch 6 Tage geblieben, am 28. in Sedan eingetroffen und bis zum 7. Juli dort geblieben (S. 322 f.; 326 f.). Dagegen geben uns die Eintragungen J. C. in seinem Kalender von 1584 folgenden Aufschluss. Am 14. Juni (Heidelberg): „La Hugrie ariva avecque force lettres et nouvelles“; 15.: Nachmittags: „La Hugrie bei mir gewesen, relation geton“; 16.: nach Mannheim; 17.: nach Oppenheim; 18.: nach Mainz (auf der Reise nach Eltville zum Kf. von Sachsen). Dies stimmt überein mit dem Anfang des Berichts II. S. 221; der Verf. sagt allerdings (was bei La Hug. nicht überraschen kann), er sei am 24. Juni in Heidelberg eingetroffen, fügt aber bei, er habe eben noch „deux jours de temps pour parler à monsieur le duc Casimir“ vor dessen Abreise gehabt. Vgl. auch die II. 293 A. 1 hervorgehobenen Aeusserungen (auf S. 221, 223, 227); hiezu betreffend die Nachricht vom Tod Alençon's La Hug. II, 272; 303; 326. Vgl. oben No. 60.\*

<sup>2</sup> Zu II S. 225.

Juli tendement du duc son parent“. L. Ludwig würde sein Ziel gern erreichen, „s'il se pouvoit faire par négociation, mais par armes il ne peut entreprendre sans le consentement de son aîné, amy du dict s<sup>r</sup> duc Casimir, lequel l'en empêche du tout en vertu du testament du père, par lequel il est chargé de la conservation des estatz de ses frères, à condition qu'ilz ne peuvent aussy entrer en aucune guerre sans luy. D'ailleurs il luy remonstre, s'il trouveroict bon que luy estant son aîné et n'ayant qu' un filz mineur, venant à mourir, veu l'estat où il est, pour quelque affection qu'il eust à aultre religion, luy donnast le duc Casimir pour contuteur testamantaire, afin de le fère voir par l'administration d'icelle au fonds des secretz des affaires de son estat“. Er widerriet auch dem Würtemberger, der ihn um Befürwortung seiner Kontutel bei Casimir ersuchte, jedes weitere Vorgehen in dieser Sache, mit Hinweis auf die Gefahr, „s'yl contraignoict le dict s<sup>r</sup> duc Casimir son voisin à se résentir de telles poursuietes par le moien des amis et faveurs qu'il a en beaucoup d'endroitz, que cela ne seruiroit qu' a resveiller le chat qui dort et renouveler la vielle querelle d'une détention que les Palatins prétendent estre faicte par luy et ses précédeseurs de quelque portion de leurs pais“.

<sup>1</sup> Casimir veranstaltete eine neuntägige Konferenz zwischen den Ubiquitisten und dem von Basel berufenen Theologen „de nostre confession“ Grinaeus; da die beabsichtigte Verständigung nicht erzielt wurde, „a encores patience“ und verbot zur Erhaltung der Ruhe die gegenseitigen Schmähungen und Verlästerungen. Da die Ubiquitisten dies nicht beobachteten trotz wiederholter Vorhaltungen und Befehle „en particullier, enfin il est délibéré d'assembler les deputés de tous ces bailliages en forme d'estatz et leur proposer sa patience, ses commandemens et ordonnances pour leur repos et l'insolence et désobéissance des dictz Ubiquitaires, qui l'out contrainct après en avoir beaucoup enduré à se résoudre de leur commander de vuidier les terres pour la tranquillité de ses subjectz, entre lesquelz ilz ne tâchent qu'à semer de la division; qu'il a bien voulu faire entendre son intention en ceste assemblée, affin que tous sachent qu' en faisant sa volonté n'est point néanmoins de forcer personne en sa consyence; ainsi est-il délibéré et contrainct de procéder à la réformation de son estat“.

<sup>2</sup> Die Ermordung Oraniens. „On crainct fort que ceste mort engendre beaucoup de deffaux au gouvernement et résolution des Estatz contre le roy d'Hespaigne. Pour quoy gens d'entendement et bien affectionné [!] son d'advis qu'on les fortifies de conseil et d'espérance de secours soit secrètement ou ouvertement selonc le temps et la disposition des affaires de leurs amys. Monsieur le duc Casimir ne faudra d'avoir bientost quelcun de leur part et y fera tout devoir de son costé et envers les princes, encores que pour sa personne il soit obligé à l'aministration de l'électorat“.

Pb. Vc Colbert 401. Or.

<sup>1</sup> Zu II S. 225. Vgl. oben No. 57.\*

<sup>2</sup> Zu II S. 227.

## 66.\* Barvitiuſ an Wilhelm von Baiern.

4.  
14.  
Juli  
Rom

Como wollte die Nothwendigkeit, dem Truchsess ein Heer entgegenzustellen, nicht zugeben; man müsse abwarten, ob Tr. wirklich zurückkehre. Das letzte Schr. des Erzb. sei vom Mai, also könne die Noth nicht so gross sein.

„Westerholdius Monasteriensis scholasticus, qui ob magnas in Westphalia turbas datas Romam citatus iamque aliquamdiu, ne in Germaniam rediret, hic impeditus fuit, postquam intellexit mutationem brevi in ecclesia Monasteriensis instare, ad novas artes confugit, ut hinc eximi veteresque turbas renovare posset.“ Er unterhandelt mit dem Kardinal Andreas von Oesterreich über die Präpositur in Halberstadt.<sup>1</sup> „Patronos habet et amicos plurimos, per quos magna de ecclesiis Halberstadiensi ac Monasteriensi promittit. Ipse autem nihil minus cogitat, de vindicta magis sollicitus. Dux Julius Brunsvicensis ipsi addictissimus est, cuius filius<sup>2</sup> possessionem illius praepositurae habet, ut autem quietam habeat, saepe cum cardinali pacisci optavit, qui abnuat, quod alter Luteranus sit. Jam haec res sic oblique tentatur, ut Westerholdius, ubi impetraverit, in Brunsvicensem ius suum resignet, ipse vero ad alias machinationes vocetur. Ego simulatque haec consilia forte fortuna cognovi, ducis Juliensis agentem monui, qui manibus pedibusque impedire nititur.“ Er selbst ist gegen die Expedition der dux signirten Supplikation, „antequam ii, quorum interest, moniti fuerint“ und Schritte bei den grossen Prälaten gethan haben. Man könnte den Papst schriftlich um weitere Suspension des W. angehen, bis auf die Erklärung Kölns und Jülichs, „quorum interest non dimitti Westerholdium“ . . .

Ma. 311|17. Eigh.

## 67.\* Ein Ungenannter an Johann Casimir.

11. Juli  
Mont-  
pellier

„Extractum epistolae scriptae ad ducem Casimirum ex Montepessulo XI<sup>a</sup> julii.<sup>3</sup>

Dux d'Ephernon<sup>4</sup> postquam regi Navarreno affirmavit ipsum a Galliae rege amari tanquam filium suum et quod ipsum agnosceret velut successorem suum in regno, eum subinde rogavit, ut mutare velit religionem et ad aulam venire. Postea dixit regem Galliae in animo habere, ut suam uxorem repudiet,<sup>5</sup> et postulare pro coniuge principem sororem regis Navarrae. Ad haec respondit ei Navarrenus, se omnino addictum esse regi, conscientiam vero suam deo; malle se amittere triginta coronas et regna et vitas (si tot haberet) quam religionem. Nec posse modo in aulam venire

<sup>1</sup> Vgl. Lossen II, 566 ff.<sup>2</sup> Philipp Sigismund von Braunschweig.<sup>3</sup> Von Ségur am 28. August aus Bremen an Kf. Johann Georg geschickt.<sup>4</sup> Vgl. über die Reise Epernon's zu Navarra La Huguerye II, 323; 326.<sup>5</sup> Vgl. hiezu II. 175 (S. 139).

propter valetudinem et alia negotia sui regni. Quod autem ad coniugium cum sorore sua attinet, se petere ea de re deliberandi tempus.

Rex Navarrenus post mortem D. Alansonii studiose operam dat, ut magis magisque innotescat ipsius zelum erga religionem reformatam crescere; saepius accedit conciones, de veritate loquitur apertius sui que familiares, qui ei adsunt frequentius, aiunt ipsum crebro seorsum ab aliis discedere et deum precari.

Parlamentum Tholosanum et urbs ipsa, qui hucusque maximi fuere hostes religionis, legatos misere ad regem Navarrae duos praesides et duos consiliarios parlamenti, urbis duos capitulinos consules et duos eiusdem civitatis senatores eique obtulere suam urbem, omnia bona et sua corda. Omnes catholici direxere oculos ad solem orientem.

Ipsaque adeo Avenionum et tractus ille, qui est papae, ultro se offerunt ad recipiendum regem Navarrae“.

Berlin. Staatsarchiv, Pflug'sche Mss. Sammlung XXII. Cop.

22. Juli  
Kassel

### 68.\* Ségur an Landgraf Wilhelm.<sup>1</sup>

(Kehrt nach Frankreich zurück. Verhängnisvolle Unschlüssigkeit der Kf. von Sachsen und Brandenburg, nach denen die meisten andern Fürsten sich richten. Verjagung des Kf. von Köln, Ermordung Oraniens, Verschwörung gegen die K. von England. Wird in Frankreich die Abfertigung eines neuen Gesandten betreiben. Das unbegründete Gerücht von einem Religionswechsel Navarra's.)

Bedauert, W. hier nicht angetroffen zu haben; kehrt auf den Wunsch des K. von Navarra und seiner meisten Freunde nach Frankreich zurück, „ausquelz je ne veulz displeire, mesmes avançant si peu par l'irrésolution trop grande que je trouve en messieur les électeurs de Saxe et Brandebourg. Et encores-que j'aye grande occasion de me louer de beaucoup de bons princes que j'ay veu, comme principalement de V. Exc., pour les bonnes et chrestiennes responces que j'en ay receu, si est-ce que pource que la plupart des dits princes se remetent aus dits électeurs, qui ne monstrent pas avoir grand soing de ce que je leur ay proposé, considéré qu'il y a un an passé que je suis en ce voiaige, depuis lequel temps beaucoup de maulx sont arrivés à l'église de dieu, comme ce que l'électeur de Coloigne Truccès a esté abandonné et chassé non seulement de son électorat, mais de toute l'Alemaigne, que encores depuis quelques jours le prince d'Orenge a esté tué par un très-insigne et très-malheureux assassinat, et que, si dieu n'y eust pourveu, il en feust arrivé de mesmes à la royne d'Angleterre par la pernitiouse conspiration qu'on avoit fait contre elle et son estat.“<sup>2</sup> Et veu d'ailleurs que ces exemples n'es-

<sup>1</sup> Vgl. II. 290 A. 4. — J. C. Kalender 1584 zum 5. Juli (Heidelberg): Ségur „uf dem markt uf mein kutschen genomen und uf das schlos gefuret, abends mit ime frolich gewesen“; 10. Juli hält Tossanus auf dem Schloss dem navarrischen Gesandten eine französische Predigt.

<sup>2</sup> Vgl. Froude XI, 609 ff.

meuvent pas beaucoup les dits seigneurs électeurs et que les autres bons princes ne veulent exécuter leurs bons desseings de peur de leur desplaire, je suis résolu de ne perdre plus de temps en ce pays et m'en retourner le plustost que je pourray en France, tascher en tout ce que je pourray à destourner le mal qui menace les gens de bien. . . . Et ne laisseray estant en France, quelque longueur et irrésolution que j'aye trouvée en ce pays, de fére renvoyer quelque homme d'honneur pour tascher à parachever ce que j'ay commencé espérant qu'aveq le temps messieurs les électeurs et autres princes s'oposeroient vertueusement à la raige de noz ennemis. Ce que s'ilz eussent fait de bonne heure, toutes choses en iroient mieulx; mais tout ira bien, pourveu qu'ilz le facent, devant que tout se perde. Je ne puis assez m'esmerveiller aussi de ce que quelques-ungs se veulent persuader que le roy de Navarre aye changé de religion.<sup>1</sup> Je pense qu'ilz le veulent croire pour avoir occasion de ne me fére point de responce, car de mauvaïse on ne m'en sçauroit fére, et de crainte de desplaire à l'empereur ilz ne m'en veulent faire une bonne". . .

Marb. Frankr. unter Heinrich III, 1578—84. Or. (pr. Schmalkalden 30. Juli.)

### 69.\* Dohna an seinen Bruder Achatius.

19. August  
Heidel-  
berg

Tod ihres Bruders Christoph. . . . Wird von Dänemark aus sich auf 14 Tage nach Preussen begeben, zu dem Seinigen zu sehen, mit allerlei Verrichtung bei M. Georg Friedrich von wegen J. C. „Parteins matrimonium est fatuale“; noch närrischer als P. handeln die, die ihm in seinem Alter ein solches Kind gegeben haben. Aber es muss in Preussen so sein. Wegen der Verläumdungen gegen ihn geistlicher oder weltlicher Sachen halb hat er sich gegen den Kf. von Sachsen dermassen purgirt, dass dieser ihm durch Andreas Pauli schreiben liess, „S. Cels. abunde esse satisfactum.“<sup>2</sup> Wird am 23. oder 24. nach Dänemark aufbrechen.<sup>3</sup>

Archiv der Grafen zu Dohna-Lauck. Eigh.

### 70.\* Dietlof von Winterfeld und D. Johann Koppen 26. Dezbr. an Johann Georg von Brandenburg. Prag

(Unterredung mit Rosenberg über die Schwierigkeiten einer kais. Entscheidung zu Gunsten Brandenburgs in der liegnitzischen Sache und betreffs Verleihung der Regalien an den Administrator von Magdeburg. Unterschied in der Behandlung der Regalienfrage durch den vorigen und den jetzigen Kaiser. Die Magdeburger Sache auf dem R. Tag von 1582).

. . . . Gespräch mit dem Herrn von Rosenberg über die Sache des Administrators und die liegnitzische Sache. Sie klagten über

<sup>1</sup> Vgl. II. 293 (S. 223); Lossen II, 486 A. 1.

<sup>2</sup> Dohna in der Selbstbiographie: J. C. zog zu Kf. August nach Schwalbach. „Ich blieb stathalter zu Heidelberg. Und die sache wegen meines schreibens, so oben gedacht, wart wieder richtig gemacht, gott lob“. Vgl. II. 267 A. 1; 290; oben No. 45.\*

<sup>3</sup> Vgl. Schmidt, Dohna S. 62 f. Dohna erhielt die Todesnachricht am 13. August zu Frankental; am 23. zog er noch mit J. C. nach Erbach zur Taufe des Grafen Hans Casimir.

26. Dezbr. den weitläufigen und zweifelhaften Bescheid des Kaisers in letzterer  
Prag Sache.<sup>1</sup> „Darauf uns der von Rosenberg vertraulich angezeigt, was dieselbe lignitzsche sache anreicht, were es nit ohn, das S. F. Gn. daraus mit I. kais. Mt. etlicher massen geredet und vormerket, das I. kais. Mt. mit derselben betreten; dan neben dem, das dieser punct nicht alleine bei I. kais. Mt., sondern bei den stenden der cron Beheimen stunde, were es doran, das erzherzog Ferdinand (welches F. Dt. I. kais. Mt. eine grosse summa gelds furgestrackt) heftig auf vorsicherung mit einem furstentumb anhielte; so hette auch erzherzog Mattias bei I. kais. Mt. vleissig angehalten, sich mit der oberhauptmanschaft in Schlesien (welche itzo der bischof von Neiss verwaltet) zu bedenken; hetten auch S. F. Dt. derhalber bei S. des von Rosenbergs F. Gn. um guete beforderung in der person vleissig ansuechung getan. So wurden auch I. kais. Mt. andere in acht haben müssen, welche sich wol bedunken lassen mechten, das sie in gleicher erzeigung understenigster dienste gegen dem hause Osterreich weiniger den andere genossen.“ Bei der Krone [Böhmen] würde die Erinnerung an das frühere Präjudiz mit dem Herzog von Liegnitz sowie daran, dass Brandenburg ein grosses Stück der inkorporirten Länder der Krone in Händen habe, ohne die Landesbürden mitzutragen, grosse Schwierigkeiten machen. . . .

Das Gesuch des Administrators um die Regalien betr. glaubte R. auch, „das bei I. kais. Mt. allerlei difficulteten furliefen, sonderlich weil I. Mt. irer religion und verwandnus halber sorgfältig und in solchen sachen etwas herter nachdenken als derselben herr vater kaiser Maximilian hielten. Was aber zu Augspurg geschehen, hetten S. F. Gn. soviel wol vormerket, do es nicht geschehen were, das es nunmehr wol vorbleiben werde; nnd solten domals die sachen Beiern und Salzburg sehr getrieben haben.“<sup>2</sup>

. . . . In ihrer Entgegnung auf den letzten Punkt erklärten sie, der Administrator sei keine geistliche Person, sondern ein weltlicher Administrator des Erzstifts und die Beleihung der Regalien gehöre zu der weltlichen Obrigkeit, nicht zu der geistlichen. Kaiser Maximilian habe sich mit I. Gn, und dessen Sohn verständigt und dahin erklärt, „das I. Mt. ires teils S. des administrators F. Gn. beim stift gnedigst bleiben lassen und schutzen wolten.“<sup>3</sup> . . . .

Berlin. Korresp. mit dem Kaiserhof. Conc.

<sup>1</sup> Gemeint ist der Erbvertrag von 1537 zwischen Kf. Joachim II. und Herzog Friedrich von Liegnitz, den König Ferdinand 1546 für ungültig erklärt hatte.

<sup>2</sup> Vgl. Ritter, D. G. I, 580 f; Lossen, der Magdeburger Sessionsstreit (Abh. der Münchener Akad. III. Kl. XX, 1893); köln. Krieg II, 17 f; Hansen, N. B. III. 2, 451 ff.

<sup>3</sup> Vgl. Ritter I, 309 f.